le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
MENSUEL — N° 13 — DECEMBRE 1955. PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck. PARIS (18e)

TOUCHEZ PAS AU GRISBI

par Maurice JOYEUX

CONSTRUIT pour une bâtarde du roi au déclin du siècle des arts et des camages, la bâtisse vit pepoter dans ses salons lambrissés les personnages de Watteau ; la République y installa le Conseil des Cinq Cents ; le Corse aux cheveux plats qui connaissait les hommes la dota d'une façade aux colonnades grecques qui, de loin, fait songer à la lucarne grillagée d'une prison. La restauration y logea les représentants du peuple » ; depuis le passant qui longe le quai, traverse le fleuve en direction de la Concorde ou regagne le quartier des écoles jette sur l'architecture médiocre et prétentieuse un regard de mépris et de colère. **C'est le Palais-Bourbon !**

Les occupants actuels ne sont ni meilleurs ni pires que leurs prédécesseurs, ils sont dans la tradition qui veut que ce palais frappé dès sa naissance par le « mauvais œil » n'ait jamais abrité que des médiocres « menés en laisse » par des requins, les quelques exceptions qui confirment cette règle d'or étant soigneusement entravées par le nombre.

Les poussées de fièvre qui parfois montent à la tête de cette collectivité surchauffée par un verbalisme torrentiel, que la buvette étanche avec peine prend un caractère réjouissant lorsque la législature arrivant à son terme, ces gens-là s'attellent à la refonte d'une législation électorale destinée à les reconduire pour cinq nouvelles années dans des fonctions qu'ils ont avilies un peu plus, mais qui conservent un charme qui flatte la vanité et facilite leurs finances.

Mais on doit convenir que rarement ils auront été aussi écœurants qu'au cours de ces dernières semaines. Hélas, ces débats et au-dessus des doctrines qui leur servent de panoplies publicitaires fraternellement mêlés par groupe d'intérêts communs, communistes et chrétiens d'une part, socialistes et gaullistes d'autre part, ils se sont affrontés avec une rage haineuse rarement égalée. L'arrondissement l'emport emportant les à vous se jeter avec frénésie sur le carte électorale, tailler, découper, recoudre les circonscriptions, torturer la géographie, se jeter à la tête les grands principes et les petites cochonneries ignorées, et telles des catins, se promettre et se refuser aux occupements hors de nature.

Dans le panneau (Dessin de Grum).

Vous exagérez, me dira-t-on ! Bien sûr, quelques brindilles surnagent de ce cloaque, mais alors que peuvent bien faire sur cette péniche, qui prend la vase de toutes parts, les hommes et les femmes qui clament leur indignation de tel ou tel article ?

Car enfin, les locataires du Palais de la Découverte électorale vont partir à travers le pays, vous parler de la Patrie, de la morale, des sacrifices nécessaires, de la dignité, de la foi qui soulève les montagnes et du bonheur que vous vous préparez en les plongeant pour un nouveau cycle dans le vivier du quai d'Orsay. Et ils reviendront parce qu'après tout, ils sont tels que l'électeur les mérite.

Mieux un certain nombre d'aventuriers qui soupçonnent dans des groupuscules les de lécher la grille réservée au public, vont tenter leur chance et encouragés par la réussite de ceux qu'ils voudraient déjà considérer comme leurs anciens, ils n'hésitent pas à faire appel à l'électeur en lui assurant que leur présence « en bleu de travail » changera la face des choses... ! surtout pour eux !

Pour ma part, je leur souhaite le succès, persuadé que quelques frigolites de plus, même s'ils se présentent sous notre étiquette, ne dépareront pas l'ensemble.

EDITO

NOTRE journal a plus d'un an d'existence. Ce numéro, le 13e, vient tout de suite après la magnifique gala qui a consacré sa vitalité. Notre tâche est difficile. Nous vivons dans un monde en pleine évolution. Le romantisme politique, économique, littéraire, spirituel agonise, et son agonie provoque des soubresauts qui rident les sociétés, ébranlent la civilisation, transforment l'éthique. Demain reste un mystère pour tous ! Les forces de transformation qui agitent l'humanité ne sont que partiellement analysées par les hommes qui les ont déchaînées et qui s'essoufflent à les suivre. Parlons clair et rompons avec les politiciens de tout bord qui, dans le pays, dans les syndicats, dans les organisations qui se réclament du monde ouvrier, prétendent conduire et déterminer les événements. Rompons avec les apprentis sorciers qui trouvent la vérité de demain dans le marc d'un café qui a bouilli il y a plus de cent ans. L'anarchie c'est d'abord l'intelligence et l'intelligence ne prend du mythe que ce qui est nécessaire pour stimuler la raison. Si l'anarchie, barbottée comme un bouchon par les rafales qui secouent notre époque, veut se survivre, il faut qu'elle cesse de réciter des litanies sur grands ancêtres qui l'ont inspirée. Si l'anarchie veut échapper aux hécatombes qui guettent les spiritualités figées, il faut qu'elle soit en mouvement. L'erreur que risquent tous les hommes en période de mouvement est préférable aux certitudes d'hier. L'anarchie dans cette tempête a un cap solide : l'homme ! L'homme qui est sa cellule initiale, le lieu géométrique de rencontre de tous ses efforts, le dénominateur commun ne toutes ses activités. Mais pour défendre l'homme, pour bâtir la société de l'homme, les matériaux forgés par nos rêves sont inefficaces, la possibilité d'en créer d'autres, nous-mêmes dans la période présente, est impensable. Il nous faut donc se servir de ceux qui existent en conservant toujours présent à la mémoire le but essentiel de nos efforts : l'homme ! Place entre les regrets nostalgiques d'une génération qui eut son heure de gloire et les impatiences d'une autre qui perds tous nos espoir. Notre connaissance pour assurer la transition, des difficultés qui sont celles de toutes les collectivités.

Nous disions plus haut que l'anarchie c'était d'abord l'intelligence. Aux anarchistes de le prouver en comprenant leur temps, en s'inscrivant dans leur temps.

Se placer à la tête de l'évolution humaine en conservant le contact avec elle, voilà le but de notre action présente. C'est un rude et difficile effort qui ne peut être mené qu'avec l'appui de tous ! De cet appui dépend l'avenir de notre mouvement !

le ML

Dans notre prochain numéro : LE MARTIEN, toujours traduit par P. V. Berthier.

Après l'échec de Genève

L'ERE DU MILITARISME

par Maurice FAYOLLE

DANS sa « Correspondance », Proudhon écrivait en 1861 : « La fin du militarisme est la mission du XIXe siècle, à peine d'une décadence indéfinie ».

La vision prophétique du grand philosophe libertaire s'est matérialisée dans la réalité tragique de notre temps.

Pour n'avoir pas su en museler la malfaisance, le siècle qui nous a précédés a légué au nôtre le chancre virulent d'un militarisme en expansion, d'autant plus dangereux que les découvertes scientifiques sont venues en décupler son pouvoir destructeur.

Le résultat s'inscrit dans la double perspective d'un passé aux deux guerres cataclysmiques et d'un avenir chargé de lourdes menaces ; dans la double réalité d'une destruction immense de richesses matérielles et un recul des valeurs morales ; enfin dans la suractivité fébrile d'une humanité dont tous les efforts producteurs sont orientés vers des objectifs de destruction.

Qui oserait affirmer que ces faits ne sont pas les signes certains de cette décadence, liée à la survie du militarisme, que prophétisait, voilà près d'un siècle Proudhon ? D'une décadence où est en train de s'évanouir la suprématie de la race blanche et des valeurs spirituelles qu'elle représentait.

Il n'entre certes pas dans mes intentions de prendre ici la défense de cette suprématie blanche qui s'est imposée à travers le monde par le fer et le feu, par le sang et le crime. Mais son effondrement, au milieu des rivalités qui la déchirent, apportera à un univers déjà exsangue un surcroît d'épreuves dont nul être sensé ne peut se réjouir et qui, peut-être, en raison des progrès des moyens de destruction, sonnera le glas de tout renouveau possible.

« Nous savons maintenant que les civilisations sont mortelles » a écrit Valéry. La civilisation résultant de la suprématie de la race blanche, en raison de ses propres errements, est condamnée sans appel par l'Histoire.

Mais si, comme l'avait espéré Proudhon, le XIXe siècle avait muselé et réduit à l'impuissance le militarisme, le passage de la civilisation blanche à une civilisation universelle aurait pu se produire sans heurts, par une synthèse progressive des valeurs acquises et des valeurs nouvelles.

Malheureusement, le chancre social appelé Armée, auquel deux guerres ont restitué la puissance antique, a détruit les possibilités d'une telle synthèse pacifique. En retrouvant son prestige de jadis, en s'intégrant les progrès scientifiques, en se mettant au service des idéologies sociales et du nationalisme naissant des pays colonisés, l'Armée — les Armées ont brouillé les cartes et replongé les peuples dans le jeu sanglant, stérile et destructeur des rivalités impérialistes.

C'est dans une telle perspective que s'illustre et s'explique l'échec de la Conférence de Genève.

La puissance militaire étant redevenue, comme jadis, la raison d'être des Etats et leur unique possibilité de survie, toute concession devient impossible, qui entrainerait un affaiblissement des structures militaires, une perte de prestige ou l'abandon de positions stratégiques.

L'Allemagne morcelée d'aujourd'hui fait ainsi les frais de ce refus des « Grands » d'abandonner la moindre parcelle des positions acquises par la force des armes.

Mais cette peur — car il s'agit bien d'une peur réciproque et généralisée — place des œillères sur les yeux des hommes d'Etat, uniquement

(Suite en page 3.)

LE FASCISME A L'OEUVRE

par Maurice LAISANT

CET article serait périmé si un mois suffisait à éteindre l'indignation qu'a suscitée l'attentat fasciste, si un mois suffisait à bâillonner la conscience de ceux qui restent des hommes.

Cet article serait périmé s'il n'avait rien à vous apprendre sur le déroulement de cette affaire, et s'il n'avait pas la prétention de faire éclater sur elle toute la vérité, ou du moins ce qu'il sera permis d'en connaître.

Une grenade jetée à la porte de la Salle des Sociétés Savantes : quinze personnes de blessées. C'est peu dans une époque où l'on tue sur une autre échelle, et où il en faut un peu plus pour remuer ce qu'il y a de plus curieusement malsain dans l'opinion.

Cependant qu'on ne s'y trompe pas : le projectile jeté au meeting des Forces Libres de la Paix, visait quelqu'un d'autre : la Liberté ; et d'abord celle de se réunir, de parler et de protester contre les iniquités sociales en général et contre la guerre en particulier.

Qu'une trentaine d'énergumènes quittent une réunion en brisant les vitres et en volant la caisse, que l'un d'eux jette une grenade à la fin de celle-ci, quoi de plus normal : ils ont été en Indochine et ce sont des héros.

Quoi de plus naturel que de leur passer leurs caprices ! Ils s'entraînent ces enfants ; ils ont le regret du temps de leurs Oradours vietnamiens, ils se languissent de l'héroïque époque où ils violaient les femmes, ils ont la nostalgie des jours où ils coupaient et gratuitement des têtes d'Annamites avec un couteau de cuisine pour s'en faire un presse-papier.

Ive sont-ce pas là les droits les plus légitimes des civilises, et n'est-il pas inévitable que, de loin en loin, ces anciens de toutes les guerres se fassent la main, faute de mieux, sur les militants pour qui Paix et Liberté signifient autre chose que des syllabes.

Ils ne nous affrontent pas à la tribune avec des arguments, ce sont la des armes qu'ils n'ont pas coutume de manier et qui ne leur pas assez de dégâts à leur gre.

Car, contrairement à ce qui a été dit par la presse, aucune interruption n'a troublé le meeting hormis cette phrase au professeur Louis Massillon : « Pauvre Collège de France », murmurée si lâchement qu'elle n'a pas été entendue d'une grande partie de l'auditoire.

Faut-il ajouter qu'elle fut prononcée au moment où l'orateur stigmatisait la loi de délation dont la France vient de se maculer.

De mêmes les autres participants au meeting ont pu se jouer entendre dans un silence qui n'a été troublé que par les acclamations d'un public enthousiaste ;

Pierre Martin, dont les révélations apportent une nouvelle clarté sur les évenements d'Afrique du Nord ; le pasteur Voge, qui rappela la responsabilité des cadaïdes dans les conflits où les jeunes sont entraînes ; notre camarade Hébert, qui proposa les solutions syndicales, il mit en évidence que lutter contre son capitalisme c'est lutter contre tous les capitalismes, que s'opposer aux violences de son propre Etat c'est faciliter le combat de tous les travailleurs du monde contre ceux qui les exploitent et les tuent.

Après lui Kérovis a lu une proclamation du Comité des Jeunes, sans que davantage ces messieurs intervinrent.

Mais il est un autre aspect et le plus important qu'il nous faut mettre en lumière :

Lorsque les représentants de l'honneur militaire ont brisé les carreaux et volé une partie de la caisse après une bagarre avec notre service

(Suite en page 3.)

Lire en deuxième page l'article de Roger Hagnauer sur **Les Martyrs de Chicago**, exécutés le 11 novembre 1887. Ci-dessus, le côté du monument où s'inscrivent les noms de Spies, Fischer, Engels, Parsons et Lingg.

Une question qui ne se pose plus

D'OU VIENT L'ARGENT ?

par Paul RASSINIER

SOUS la IIIe République, on n'aurait jamais fait une élection sans que volât, de tribune en tribune, cette question qui était la question des questions, l'argument des arguments.

Avant la première guerre mondiale, les candidats de Rothschild (républicains de gauche, radicaux, radicaux-socialistes, républicains socialistes) la posaient à ceux des bonnes vieilles banques catholiques ou protestantes (droite classique) dans lesquelles Schneider du Creusot était associé à part entière.

Et les socialistes la posaient à ceux d'en face.

En 1924, les candidats du Cartel des gauches soutenus par Rothschild et son agent finalx la posaient à ceux du B'oc National soutenus par le Comité des Forges (Schneider, de Peyerhimof) dont l'agent politique était le sénateur Billiet, au centre prédestiné, à une lettre près.

Les uns qui la posèrent aux deux clans furent, cette fois, les communistes.

En 1936 encore, les candidats du Front populaire (démocrates chrétiens, radicaux, socialistes et communistes) soutenus par la Banque Lazard qui avait soutenu Poincaré en 1926, la posaient à ceux de la droite classique dont beaucoup étaient soutenus par Rothschild.

Mais personne ne la posa aux deux clans.

La tradition était née.

Après la seconde guerre mondiale, la IVe République la reprit 5 sou compte : quand un candidat rencontre un autre candidat, ils se jettent à la face des histoires de candidats et il y a parfois des étincelles.

Mais jamais à propos d'argent.

Et pour cause : tout le monde en croque !

Le 25 mai 1955, on a pu lire dans tous les journaux le curieux communiqué suivant :

« Nous avons indiqué hier que la D. S. T. avait interrogé un financier soupçonné de verser des fonds à des organisations d'extrême-gauche.

» Comme le précise un communiqué public en fin de matinée par le ministère de l'Intérieur, il s'agit de M. Igoin, né en Roumanie, à Targul-Frumof, et naturalisé français en 1 38, dirigeant ou administrateur de sept sociétés, parmi lesquelles, France-Navigation, la Compagnie métropolitaine et coloniale, la Société parisienne de banque et le Consortium du Nord ».

Igoin fut, au temps du tripartisme, le directeur du cabinet du ministre communiste de la Production industrielle : sa fortune personnelle est aujourd'hui évaluée à sept milliards et ceci est expliqué par cela.

Le Consortium du Nord est cette banque qui fut un jour dénoncée à la tribune de l'Assemblée nationale par M. Jules Moch comme subventionnant le Parti communiste et son journal « l'Humanité ».

Avec preuves à l'appui.

La Compagnie France-Navigation fut introduite en Bourse (pour le compte de M. Igoin dont le Consortium du Nord subventionne le Parti communiste) par la Banque Worms qui créa, parmi les députés, un courant d'opinions (sic) assez fort pour porter M. Edgar Faure à la présidence du Conseil dans les circonstances que l'on sait.

Quant à la Société parisienne de banque, les Lazard et les Rothschild s'y rencontrent aux côtés du communiste milliardaire Igoin.

Bien entendu, depuis le 25 mai on n'a plus jamais reparlé de ce scandale : en Flandre un grand jour, on aurait mis en évidence que les Banques Lazard, Rothschild et Worms dont les représentants constituent, à l'exclusion de tous autres, le gouvernement de M. Edgar Faure, étaient en même temps des affaires qui subventionnent le Parti communiste.

Et expliqué pourquoi, dans les sordides discussions qui viennent de se dérouler au Parlement autour de la loi électorale, les députés de ce parti se sont toujours trouvés dans la majorité de M. Edgar Faure.

On croit généralement que les Servan-Schreiber sont des journalistes. De fait, ils publient deux journaux : « Les Echos » et « l'Express ».

En réalité, ce sont des banquiers qui, avec leurs alliés, les Gradis de Bordeaux (un fils des uns a épousé une fille des autres ou vice-versa) commanditent les affaires suivantes : Etablissements Maurel et Prom (siège à Bordeaux, activités en Indochine) ; Société d'études et de travaux navals (Casablanca) ; Marocaine des Beni Abseu (Meknès) ; Lloyd Marocain d'Assurances (Casablanca) ; Fruits de l'Aderhoual (Meknès) ; Quest-Europe — Atlantique (Tanger) ; Chérifienne d'organisation moderne (Casablanca) ; Groupe Marocain d'Etudes et d'Entreprises (Fedala) ; Brasseries du Maroc (Fez) et de la Côte-d'Ivoire (Dakar) ; Cultures de Diakandapé (Haute-Volta) ; Grands Moulins (Dakar), etc.

Pour transformer « l'Express » hebdomadaire en quotidien ils ont fait appel à leurs amis.

Leurs amis, ce sont les gens qui vivent de ces affaires en faisant sucer le burnous. Lemaigre-Dubreuil, c'est-à-dire des huiles Lesieur et, probablement, les Clicuret (dont la descendante directe, Liliane, est l'épouse de M. Mendès-France) qui travaillent dans les colons d'Egypte et ne peuvent manquer d'avoir des comptes à régler avec Boussac qui soutient « l'Aurore » en compagnie des Lazard.

Ils ont trouvé 250 millions, dit-on.

« L'Express » fait la campagne électorale de M. Pierre Mendès-France.

Evidemment !

L'agent de l'Union des banques américaines (ils ont aussi leur mouvement synarchique là-bas !) et le conseiller de leurs projets expansionnistes en Europe occidentale est M. Jean Monnet dont le représentant au Parlement est M. René Pleven de Dien-Bien-Phu qui fut son secrétaire.

Outre M. Pleven, l'équipe Monnet comprend des hommes dont les plus voyants sont : MM. Pierre Uri (doctrinaire du groupe), Félix Gaillard (député radical, plusieurs fois ministre), Bourges-Maunoury (député radical, plusieurs fois ministre), le sénateur Borgeaud (égaïlement lié aux Rothschild), Robert Schuman (M.R.P. plusieurs fois ministre), Vicaire (directeur général du Crédit Foncier, chef de service au ministère de l'Industrie), Léon Daum (des Forges d'Homecourt), etc.

Evincé de la direction du plan Charbon-Acier au profit de M. René Mayer (agent des Rothschild) par une communauté d'intérêts des Lazard et des Rothschild dans la Sarre et dans la Ruhr, M. Jean Monnet a pu mettre mot.

Tout récemment, il est revenu sur l'eau avec une histoire de relance européenne qui a séduit à la fois Guy Mollet (SFIO), Robert Lecourt (MRP), Bidault (UDSR), Pierre Garet (indépendant), Maurice Faure (radical), Bouladoux (CFTC) et Rothereau (CGT-FO).

Telle est la puissance d'attraction du gruiet.

Il paiera les frais de campagne électorale de ceux d'entre eux qui seront candidats.

Quant à Bouladoux et à Rothereau, nous avons déjà eu et nous avons encore des preuves qu'ils sont en relation avec lui.

La Banque d'Indochine, célèbre par le trafic des piastres est une affaire Rothschild que les Lazard ont à peu près réussi à conquérir.

Tous les hauts commissaires qui ont été envoyés là-bas, les Thierry d'Argenlieu, les Pignon, les Bollaert, MRP de préférence ou radicaux par exception (même sous le socialiste Moutet !) étaient dévoués aux Rothschild ou, comme M. Bollaert, intéressés à leurs affaires.

Le drame du MRP est qu'il se trouve partagé entre les Rothschild (G. Bidault) et les Banques américaines (R. Schuman) le pant entre les deux s'établissant par intermitence et par la personnalité complexe de Maurice Schumann (Lazard) et les préférences de sa minorité progressiste lorraine vers les Servan-Schreiber (Denis, Léo Hamon, etc.).

Le parti radical est dans une situation pareille avec MM. René Mayer (Rothschild), Félix Gaillard et Bourges-Maunoury (Banques américaines) et Mendès-France (Servan-Schreiber) avec cette complication supplémentaire que M. René Mayer a une nièce chez les Worms, sa femme et un oncle chez les Rothschild et que M. Félix Gaillard mange à tous les râteliers.

Quant au Parti socialiste, il reste, dans son ensemble, fidèle à la tradition qui, au temps de la « Revue blanche », poussait Léon Blum à dédier ses premiers vers à Mme Finaly dont le mari fut, dans la suite, un agent des Rothschild à la Banque de Paris et des Pays-Bas. Mais une politique avancée vaudra en direction des Servan-Schreiber (Defferre, Leenhart, etc.). On n'a pas été sans remarquer qu'au temps du Front populaire déjà, le Parti socialiste qui voulait nationaliser toutes les industries-clés, se bornait, en ce qui concerne la nationalisation des banques, à réclamer seulement celle de la Banque de France.

Et voilà pourquoi, au cours de la campagne électorale en cours, aucun candidat ne demandera à un autre candidat, sur le ton du persiflage, d'où vient l'argent.

Ils ont tous de l'argent plein les pognes.

Ils se savent tous morveux.

Il n'y a plus personne, parmi les intéressés, pour se risquer à poser la question.

BEN CHACAL

par Marc PREVOTEL

LES affaires sérieuses débutèrent en 1827 par le coup de l'éventail. Avant, Européens et Barbaresques vivaient dans une harmonie relative ponctuée d'un côté par des pillages de convois en mers, de l'autre par des bombardements répétés d'Alger.

Une histoire de gros sous et de marchands de blé amena le débarquement d'un contingent de 40.000 hommes à Sidi-Ferruch, par l'intermédiaire de l'éventail précité. (Précisons que c'est le gouvernement français qui devait quelques millions à la Régence d'Alger.) Depuis ce jour, sur un coin de terre d'Afrique, on s'étripe avec entrain. Cela dure encore. A cette époque lointaine, les Barbaresques étaient de fins connaisseurs en cette matière, quoique utilisant des moyens archaïques. L'armée française se chargea de leur inculquer, par l'exemple, des méthodes plus modernes et expéditives. Par la suite, on en envoya même un grand nombre faire des stages profitables sur les champs de bataille mondiaux. Cela dure encore.

Avec le temps, la lèpre militaire étendit ses ravages jusqu'à la côte atlantique. Les hommes proposent, les phosphates disposent. Ou plutôt, comme diraient les ressortissants du M.R.P. : « Ce que les phosphates veulent, Dieu le veut. »

A intervalles plus ou moins réguliers on se massacre de part et d'autre. La justice sert de prétexte et comme « Dieu », elle combat dans les deux camps. Qui a commencé le premier ? Quel est le coupable ? Certainement les deux parties, animées par l'espoir du profit.

Quant aux fameuses réalisations de la France éternelle, dont on nous rebat les oreilles depuis la communale, elles ont pour cause primordiale l'intérêt de certains « occupants » et de certains « occupés ». Leur union est difficilement destructible, scellée dans le sang. Car la corrupte partout, pour asseoir le pouvoir politique et financier, on pratique le massacre des innocents.

Le peuple nord-africain est, nous dit-on, aveuglé par le fanatisme religieux. Messieurs les dirigeants éclairés qu'avez-vous fait depuis un siècle pour le tirer de là ? Des instituts Pasteur, des vaccinations, des mesures d'hygiène ; dans une certaine mesure oui, mais en appliquant le précepte bien connu : « Ma main droite ignore ce que fait ma main gauche. » Car il ne suffit pas de sauver des hommes au berceau, il faut ensuite les nourrir. Et non leur permettre, comme principale occupation, de passer leur vie à se dénombrer les côtes en famille. Il est vrai qu'ils peuvent ainsi apprendre à compter jusqu'à vingt-quatre, c'est un début de culture générale ; et nos Bernardin de Saint-Pierre modernes y voient sans doute une nouvelle preuve de l'existence divine.

Plusieurs millions d'autochtones sont dans la misère et se retournent contre les Européens, qui ont envahi leurs terres et qui vivent mieux qu'eux. Certains de ceux-ci s'y sont taillé des fortunes en faisant sucer le burnous ; peu importerait qu'on leur fasse un mauvais sort, ils ne récolteraient que ce qu'ils ont semé, mais ceux-là ont des antennes et savent quand il est nécessaire de filer. Il reste une grande proportion de pauvres bougres qui cherchent à défendre leur peau, comme les autres cherchent à défendre leur droit à la vie.

Une fois de plus, les intérêts du capitalisme amènent deux peuples à s'entreuer. Les coupables actuels, les vrais, ceux de Paris, du Caire et d'ailleurs, n'apparaissent que dans la coulisse et sans doute que par personnes interposées. Ce sont eux qui partout, plus tôt que tous, se réclament de la justice ; la justice des politicions. Hurlant à la mort, les uns contre les massacres, les autres contre la répression.

Nous réprouvons les deux car ce sont surtout les innocents qui paient dans les deux camps. Et que les Nord-Africains se donnent de nouveaux maîtres s'ils y tiennent tant, ils apprendront très rapidement à leurs dépens qu'ils vomissent. Mais s'il n'est pas sûr qu'ils y tiennent, il est certain qu'on les pousse à égorger sous le prétexte fallacieux d'une liberté que leurs chefs ne leur donneront jamais, comme on veut nous pousser à partir les détruire sous le prétexte mensonger de justice.

Les vrais coupables actuels sont ceux qui mettent en avant **leur** justice, alors que la-bas l'injustice militaire a tous les droits et se fait un plaisir de les exercer.

Certain hebdomadaire nous montre un de ces justiciers qui, paraphrasant Œil de Lynx, l'enfant de la Prairie, et ses ancêtres gaulois sous les murs de Rome, déclare aux chefs des tribus venues se soumettre : « Vous êtes des chacals puants. Ce qui s'est passé est immonde... Ma justice sera terrible. »

« Chacal puant », s'adressant à un pacha il ne risque guère de se tromper. Mais devant tant de cynisme stupide on peut se laisser aller à des curiosités d'ordre linguistique, se demander par exemple comment dit-on en arabe : « Vous en êtes un autre. »

Syndicalisme ou politique

IL est devenu de bon ton, même dans des milieux prétendument libertaires, d'ironiser lourdement sur ceux « qui ne vivent pas avec leur époque » et restent fidèles à la Charte d'Amiens dont on va bientôt célébrer le cinquantenaire.

Au nom de « l'efficacité », on nous adjure de renoncer à l'indépendance du syndicalisme et de participer aux jeux de la politique.

Quand on sait que lors d'un récent congrès les T U C britanniques plus soucieux de la grandeur de l'Empire, que du sort des ouvriers anglais, ont refusé de revendiquer la diminution de la durée de la journée de travail... on est en droit de demander des précisions quant à la prétendue « efficacité » française.

Les militants de la C.F.T.C., jaloux des lauriers de la C.G.T. qui ne cache pas son allégeance au Parti Communiste Français sont, paraît-il, de plus en plus nombreux à vouloir un « socialisme démocratique » ! ! !

Le dernier Comité Confédéral National de la C.G.T.-FO qui s'est tenu les 5 et 6 novembre, à Paris, a connu à la veille des élections législatives une offensive des partisans « d'un travailleur français ».

Disons tout de suite que leur tentative a abouti à un échec et que le Bureau Confédéral lui-même, par la voix de Bothereau, s'est prononcé nettement contre toute compromission politique.

Il n'en reste pas moins vrai que sept années après la scission faite au nom de l'indépendance du syndicalisme bafouée par les stalinien) certains militants F.O. n'hésitent pas à préconiser ouvertement la constitution de rassemblements politico-syndicaux.

Il paraît qu'il n'en est rien et que certains (les mêmes) qui nous reprochent notre attachement à la Charte d'Amiens, devenue, selon eux, anachronique) en sont restés à ces conceptions pour le moins... empreintes de naïveté.

« L'action corporative se cantonne sur le terrain bourgeois. « Elle n'est pas forcément socialiste... C'est un gouvernement, « c'est-à-dire au cœur qu'il faut « frapper. L'action parlementaire « est le principe socialiste par « excellence. Il n'y a pas de plan « de rechange avec MM. « René Mayer (Rothschild), Félix « Gaillard et Bourges-Maunoury « (banques américaines) et Mendès-« France (Servan-Schreiber) avec « cette complication supplémentaire « que M. René Mayer a une nièce « chez les Worms, sa femme et un « oncle chez les Rothschild et que « M. Félix Gaillard mange à tous « les râteliers.

Quant au Parti socialiste, il reste, dans son ensemble, fidèle « à la tradition qui, au temps de « la « Revue blanche », poussait « Léon Blum à dédier ses premiers « vers à Mme Finaly dont le mari « fut, dans la suite, un agent des « Rothschild à la Banque de Paris « et des Pays-Bas. Mais une « politique avancée vaudra en direction des Servan-Schreiber (Defferre, Leenhart, etc.). On n'a pas « été sans remarquer qu'au temps « du Front populaire déjà, le Parti « socialiste qui voulait nationaliser « toutes les industries-clés, « se bornait, en ce qui concerne « la nationalisation des banques, « à réclamer seulement celle de la « Banque de France.

Et voilà pourquoi, au cours de « la campagne électorale en cours, « aucun candidat ne demandera à « un autre candidat, sur le ton du « persiflage, d'où vient l'argent. « Ils ont tous de l'argent plein « les pognes.

Ils se savent tous morveux.

Il n'y a plus personne, parmi « les intéressés, pour se risquer à « poser la question.

Le parti communiste, lui, « ne cache pas son allégeance « au Parti Communiste Français « (Rothschild) et ne peut « manquer d'avoir des « comptes à régler avec Boussac « qui soutient « l'Aurore » en « compagnie des Lazard.

Ils ont trouvé 250 millions, « dit-on.

« L'Express » fait la campagne « électorale de M. Pierre « Mendès-France.

Evidemment !

L'agent de l'Union des banques « américaines (ils ont aussi « leur mouvement synarchique là-« bas !) et le conseiller de leurs « projets expansionnistes en Europe « occidentale est M. Jean « Monnet dont le représentant « au Parlement est M. René Pleven « de Dien-Bien-Phu qui fut « son secrétaire.

Outre M. Pleven, l'équipe « Monnet comprend des hommes « dont les plus voyants sont : MM. « Pierre Uri (doctrinaire du groupe), Félix Gaillard (député radical, plusieurs fois ministre), « Bourges-Maunoury (député radical, plusieurs fois ministre), « le sénateur Borgeaud (égalements lié « aux Rothschild), Robert Schuman (M.R.P. plusieurs fois « ministre), Vicaire (directeur général du Crédit Foncier, chef « de service au ministère de l'Industrie), Léon Daum (des Forges « d'Homecourt), etc.

Evincé de la direction du plan « Charbon-Acier au profit de M. « René Mayer (agent des Rothschild) par une communauté d'intérêts « des Lazard et des Rothschild « dans la Sarre et dans la Ruhr, « M. Jean Monnet a pu mettre « mot.

Tout récemment, il est revenu « sur l'eau avec une histoire de « relance européenne qui a séduit « à la fois Guy Mollet (SFIO), Robert Lecourt (MRP), Bidault « (UDSR), Pierre Garet (indépendant), Maurice Faure (radical), Bouladoux (CFTC) et Rotheau (CGT-FO).

Telle est la puissance d'attraction du gruiet.

Il paiera les frais de campagne « électorale de ceux d'entre « eux qui seront candidats.

Quant à Bouladoux et à Rotheau, nous avons déjà eu et « nous avons encore des preuves « qu'ils sont en relation avec lui.

La Banque d'Indochine, célèbre par le trafic des piastres est « une affaire Rothschild que les « Lazard ont à peu près réussi à « conquérir.

Tous les hauts commissaires « qui ont été envoyés là-bas, les « Thierry d'Argenlieu, les Pignon, « les Bollaert, MRP de préférence « ou radicaux par exception (même « sous le socialiste Moutet !) étaient « dévoués aux Rothschild ou, comme « M. Bollaert, intéressés à « leurs affaires.

Le drame du MRP est qu'il se « trouve partagé entre les Rothschild (G. Bidault) et les Banques « américaines (R. Schuman) le « pant entre les deux s'établissant « par intermitence et par la personnalité complexe de Maurice « Schumann (Lazard) et les préférences de sa minorité progressiste lorraine vers les Servan-Schreiber (Denis, Léo Hamon, « etc.).

Le parti radical est dans une « situation pareille avec MM. « René Mayer (Rothschild), Félix « Gaillard et Bourges-Maunoury « (banques américaines) et Mendès-« France (Servan-Schreiber) avec « cette complication supplémentaire « que M. René Mayer a une nièce « chez les Worms, sa femme et un « oncle chez les Rothschild et que « M. Félix Gaillard mange à tous « les râteliers.

Quant au Parti socialiste, il « reste, dans son ensemble, fidèle « à la tradition qui, au temps de « la « Revue blanche », poussait « Léon Blum à dédier ses premiers « vers à Mme Finaly dont le mari « fut, dans la suite, un agent des « Rothschild à la Banque de Paris « et des Pays-Bas. Mais une « politique avancée vaudra en direction des Servan-Schreiber (Defferre, Leenhart, etc.). On n'a pas « été sans remarquer qu'au temps « du Front populaire déjà, le Parti « socialiste qui voulait nationaliser « toutes les industries-clés, « se bornait, en ce qui concerne « la nationalisation des banques, « à réclamer seulement celle de la « Banque de France.

Et voilà pourquoi, au cours de « la campagne électorale en cours, « aucun candidat ne demandera à « un autre candidat, sur le ton du « persiflage, d'où vient l'argent. « Ils ont tous de l'argent plein « les pognes.

Ils se savent tous morveux.

Il n'y a plus personne, parmi « les intéressés, pour se risquer à « poser la question.

Le parti communiste, lui, « ne cache pas son allégeance « au Parti Communiste Français « (Rothschild) et ne peut « manquer d'avoir des « comptes à régler avec Boussac « qui soutient « l'Aurore » en « compagnie des Lazard.

Ils ont trouvé 250 millions, « dit-on.

« L'Express » fait la campagne « électorale de M. Pierre « Mendès-France.

Evidemment !

L'agent de l'Union des banques « américaines (ils ont aussi « leur mouvement synarchique là-« bas !) et le conseiller de leurs « projets expansionnistes en Europe « occidentale est M. Jean « Monnet dont le représentant « au Parlement est M. René Pleven « de Dien-Bien-Phu qui fut « son secrétaire.

Outre M. Pleven, l'équipe « Monnet comprend des hommes « dont les plus voyants sont : MM. « Pierre Uri (doctrinaire du groupe), Félix Gaillard (député radical, plusieurs fois ministre), « Bourges-Maunoury (député radical, plusieurs fois ministre), « le sénateur Borgeaud (égalements lié « aux Rothschild), Robert Schuman (M.R.P. plusieurs fois « ministre), Vicaire (directeur général du Crédit Foncier, chef « de service au ministère de l'Industrie), Léon Daum (des Forges « d'Homecourt), etc.

Evincé de la direction du plan « Charbon-Acier au profit de M. « René Mayer (agent des Rothschild) par une communauté d'intérêts « des Lazard et des Rothschild « dans la Sarre et dans la Ruhr, « M. Jean Monnet a pu mettre « mot.

Tout récemment, il est revenu « sur l'eau avec une histoire de « relance européenne qui a séduit « à la fois Guy Mollet (SFIO), Robert Lecourt (MRP), Bidault « (UDSR), Pierre Garet (indépendant), Maurice Faure (radical), Bouladoux (CFTC) et Rotheau (CGT-FO).

Telle est la puissance d'attraction du gruiet.

Il paiera les frais de campagne « électorale de ceux d'entre « eux qui seront candidats.

Quant à Bouladoux et à Rotheau, nous avons déjà eu et « nous avons encore des preuves « qu'ils sont en relation avec lui.

La Banque d'Indochine, célèbre par le trafic des piastres est « une affaire Rothschild que les « Lazard ont à peu près réussi à « conquérir.

Tous les hauts commissaires « qui ont été envoyés là-bas, les « Thierry d'Argenlieu, les Pignon, « les Bollaert, MRP de préférence « ou radicaux par exception (même « sous le socialiste Moutet !) étaient « dévoués aux Rothschild ou, comme « M. Bollaert, intéressés à « leurs affaires.

Le drame du MRP est qu'il se « trouve partagé entre les Rothschild (G. Bidault) et les Banques « américaines (R. Schuman) le « pant entre les deux s'établissant « par intermitence et par la personnalité complexe de Maurice « Schumann (Lazard) et les préférences de sa minorité progressiste lorraine vers les Servan-Schreiber (Denis, Léo Hamon, « etc.).

Le parti radical est dans une « situation pareille avec MM. « René Mayer (Rothschild), Félix « Gaillard et Bourges-Maunoury « (banques américaines) et Mendès-« France (Servan-Schreiber) avec « cette complication supplémentaire « que M. René Mayer a une nièce « chez les Worms, sa femme et un « oncle chez les Rothschild et que « M. Félix Gaillard mange à tous « les râteliers.

*Quant au Parti socialiste, il « reste, dans son ensemble, fidèle « à la tradition qui, au temps de « la « Revue blanche », poussait

LUTTES SYNDICALES ET SOCIALES

La véritable révolution économique et sociale

LA MACHINE
objet de misère ou de bien-être social ?

par Lucien HAUTEMULLE

DANS nos différents articles de février, mai, juillet et novembre, j'ai préconisé TROIS revendications nouvelles, savoir :

1° Le contrôle total de la production, de la productivité et les prix de revient par les comités d'entreprise aidés des syndicats, non seulement pour les société anonymes tel que défini dans l'ordonnance du 22 février 1945, du Code du Travail, mais pour toutes les entreprises.

2° La participation des travailleurs aux bénéfices des entreprises, commerces et autres, pour 50 % après exercice dûdit contrôle.

3° La limitation des bénéfices pour les mêmes à 10 % maximum, en vue de libérer et de réduire les prix de vente, et par surcroît, le coût de la vie, c'est-à-dire, trois étapes vers l'émancipation ouvrière.

J'ai un nom prédestiné, ce qui n'étonnera personne de me voir achamé à revenir sur trois revendications, dont certains parmi les militants syndicalistes — et non des moindres — ne voient pas l'importance !

J'ai assisté, en ma qualité de membre de la Commission confédérale des salaires et du Conseil fédéral national des ingénieurs et cadres de la C.G.T.-F.O. à deux séances où certaines déclarations m'ont laissé pantois ! Le problème tout de suite que la majorité de mes camarades de la Fédération de ingénieurs et cadres n'y sont pour rien.

Dans la première (Commission des salaires), c'est un secrétaire fédéral, le camarade Costes des produits chimiques qui a jugé comme illusoire et impossible cette « folle » revendication prétention de contrôler, de définir et d'établir le résultat bénéficiaire ou non des entreprises, effrayé de se trouver pour cela en présence de la Standard-Oil ou de Rhône-Poulenc, complétant « des milliers » d'employés et comptables pour y aboutir !

Comme si ce n'était pas cette multitude d'employés et de comptables, ce de techniciens, tous salariés et qui tous devraient être syndiqués et nous renseigner, qui de la plus petite succursale en passant par certaines installations régionales et centrales nationales, aboutissent au résultat intermédiaire, pour ensuite comptable de ces trusts de salopards !

Qu'attendent nos camarades de chez Renault, de la F.C.R.P. et autres, qui exercent déjà ce contrôle, pour lui reprendre ?

Dans la seconde, c'est un camarade, américain, le citoyen Weinberg, directeur du Bureau d'études des Syndicats automobiles à New-York, l'un des détenteurs et réalisateurs du salaire annuel garanti des Usines Ford, qui nous a développé une conception nouvelle pour lui, à la syndicalisme révolutionnaire en fait d'substitution (ou développement) à outrance de l'emploi de la machine, que du vent !

Toutefois, il faut reconnaître que le camarade Weinberg, lorsque il déclare qu'en Europe, l'outillage, en retrograde, que le niveau de vie des travailleurs y est avec son comparativement aux U. S. A., et que celui-ci doit un peu compréhensif comme des machines humaines, ma pas tout à fait tort.

Mais, lorsqu'il conseille que pallier cet automatisme et en vertu des droits humanitaires à acquérir par la science des relations humaines, il se fait du tout avoir pour but que d'exiger constamment des salaires toujours plus élevés et des diminution à ouvrir des travail pour profiter un rendement et des bénéfices en conséquence que faire la machine nouvelle, je dis que cela n'est qu'une phase du but que nous poursuivons, mais ne pour pas être une fin ! surtout quand on envisage d'abaisser, par surcroît, le coût de la vie !...

Lorsque Weinberg prétend que l'automatisme augmentant la responsabilité des travailleurs appelés à produire sur des machines de grande valeur, l'ouvrier non syndiqué a exiger des salaires plus élevés, mais en cette « aspirer l'automation des salaires eux-mêmes, c'est-à-dire à les nivelés, je réponds que c'est vrai en premier lieu, mais illusoire en second lieu. Non, verrons pourquoi par la suite.

Et enfin quand ce camarade, préconisant toujours des salaires plus élevés en présence d'un machinisme plus développé et la réduction pour cela des semaines de travail de trente heures, en arrive à entrevoir la suppression des entreprises marginales et dégager les incapables de faire face à des régimes d'une puissance incomparable, en outrant, en exaltant, en exaltant, en leurs de leur vous opposer la puissance syndicale, il me fait littéralement peur !

Il me fait peur pour de multiples raisons.

D'abord parce que devant l'appât du gain je ne crois pas à l'idéologie sociale désintéressée des industriels, acceptant sans plus un salaire garanti unique.

Ensuite, parce que cette concentration du machinisme entre les mains de groupes industriels puissants, qu'ils soient particuliers ou étatiques, nous ramènerait à la trusts nationaux et internationaux devant lesquels les masses ouvrières seront du mal à réagir. Leur système, en fin compte.

Enfin parce que rien n'empêchera ces firmes ou ces trusts ou ces industries nationalisées de se concurrencer en réduisant leurs prix du fait du rendement des machines, tout en faisant leur main-d'œuvre devenue pour eux inutile plutôt que de la conserver aux même prix avec des heures de travail en moins ! *LIBERALISME PATRONAL N'EST PLUS A DE MONTRER.*

Comme il très bien dit Weinberg, l'outillage en Europe est tellement retrograde, que le machinisme américain va faire en sorte de le rénover, et que c'est par centaines de millions qu'il va, comme en Allemagne pour la firme Opel, le développer de telle sorte que non seulement les petites et moyennes entreprises sont appelées à disparaître, mais encore s'ils n'y mettent ordre au lieu de se laisser aller aux visions généreuses de notre camarade, les travailleurs sont appelés à crever de faim, et mis dans l'impossibilité de se libérer du patronat et de travailler pour eux-mêmes en se constituant en coopératives !

Non, camarade Weinberg, le problème du machinisme et de main d'œuvre n'est pas là !

Il est, quoi qu'en pense le camarade Costes, comme celui de la charrette de la, dans les étapes que je préconise... d'abord !

Je dis, et je ne cesserai jamais d'affirmer, que les machines doivent permettre à l'ouvrier de se débarrasser successivement des travaux les plus pénibles et les plus dégoûtants, comme de ceux susceptibles d'abutir et de le rendre divintage. Elles doivent être employées, non pas pour le remplacer et en faire un chômeur, mais pour réduire son effort, pour le permettre plus de liberté, de se livrer aux sciences, aux arts, à la culture de toutes les facultés de l'esprit, et de lui permettre de bénéficier des prix de consommation les plus bas avec plus d'abondance.

Mais pour ne pas devenir une cause de misère et de souffrance pour le travailleur appelé probablement pal l'emploi de machines nouvelles, changer de métier, l'ouvrier doit des trois revendications que je préconise est nécessaire !

Ne pas exiger de connaître le résultat de l'effort accompli, recevoir la pâtée que l'on juge suffisante de vous donner pour ça en demeurant les vrais bandits quant aux profits réalisés, technique sans doute plus haute sa faire et les obtenir en croyant a cette naïveté que les prix de vente n'en se rout pas majorés autant, que le patron industriel fera les frais d'une machine coûtant des millions sans vouloir en profiter personnellement, pécher en seul instant que de lui-même il annoncera les bénéfices réalisés a ses salariés pour leur donner la part légitime qu'il leur doit, et surprises que « machine produisant » leur place à leur accordera de lui-même le repos payé par une part du rendement de celle-ci, alors que les salariés eux-mêmes, oubliant nos luttes passées pour les longs pays, les 48 et 40 heures, demandent eux-mêmes à les transgresser, en faisant des heures supplémentaires. C'est se leurrer et comme du l'autre croire au père Noël !...

Je ne marche pas ! Et c'est pourquoi je pense que l'heure est venue où le travailleur, en affirmant son émancipé aujourd'hui pour accéder à la part contrôle de la production, et le contrôle et en limitant les bénéfices, pour en libérer les prix de vente !

CEUX QUI NOUS QUITTENT

Nous avons appris avec regret le décès et l'incinération, le 4 novembre 1955, de notre vieux camarade Henri Jollet, âgé de 80 ans, il était le doyen des cheminots de la « Muse rouge » ; qui me se souvient du « Petit Toto », de « C'est la guerre », du « Lion populaire », de « La Maisonnette » à « Jacquot » des « Gueulards », de « Conscience », de « Rentier », d' « Inventaire », pour ne citer que quelques titres parmi les quelques 500 chansons ou monologues dont il fut l'auteur.

SOUVENIRS DU 11 NOVEMBRE 1887

«Un silence plus puissant que les voix étouffées par des juges maudits»...

par Roger HAGNAUER

LORS de rencontres à Chicago et à Paris, j'avais reproché à des amis américains l'abandon du « Premier Mai », Sans doute pouvaient-ils répondre qu'ils ne voulaient pas être confondus avec les staliniens — que d'autre part, Staline et Hitler avaient déshonoré cet anniversaire en le célébrant par des parades militaires où des « ouvriers en uniforme » défilaient l'outil sur l'épaule, encadrés par des... « travailleurs de la police ».

J'insistai. Raison de plus pour manifester, pour arracher votre héritage aux détrousseurs totalitaires. Car le « *Premier Mai* » *est né du Etats-Unis*. Vingt ans exactement avant la C.G.F. française, les syndicats américains proclamaient dès 1884 qu'à compter du 1er mai 1886 « *les travailleurs ne travailleraient plus que 8 heures* ».

Naissance historique, enveloppée d'une légende tragique. Il y eut exactement soixante-huit ans le 11 novembre dernier que périrent les cinq martyrs du Premier Mai, les cinq martyrs anarchistes de Chicago : *Spies, Fischer, Engel et Parsons* — qui furent pendus — *Lingg* — qui se fracassa la tête, en fumant un cigare de fulminate.

Le 1er 1886 la lutte pour les 8 heures avait gagné Chicago. Le 3 mai les grévistes de la fabrique de machines agricoles Mac Cormick se réunissent pour conspuer les jaunes. La police tire dans le tas et laisse de nombreux cadavres sur le pavé. Le 4 mai un grand meeting en plein air se tient sur la place Hay-Market. L'assaut de la police est brisé par l'éclatement d'une bombe qui tue quatre flics et en blesse une vingtaine.

— On arrête les militants ouvriers responsables du meeting. Un jury « sélectionné », des témoignages fabriqués. Aux sept arrêtés, Parsons vint se joindre volontairement. Un accusé, Neebe, condamné à 15 ans de bagne ; deux accusés graciés, Fulden et Schwab, cinq condamnations à mort exécutées, le 11 novembre 1887.

Jamais procès ne fut plus cyniquement mené sous le signe de la lutte de classe. Jamais verdict aussi unique et aussi efficace ne fut prononcé. Jamais martyre ne provoqua d'effets plus étendus, plus profonds, plus retentissants.

Six ans après le gouverneur de l'Illinois, Altgeld ordonnait la révision du procès, conclua pour la *réhabilitation des morts, la libération des emprisonnés, la proclamation de l'infamie des juges.*

Deux ans après, le Congrès socialiste de 1889 choisissait la date du 1er mai comme *jour de manifestation internationale.*

Les attentats anarchistes, dans les années qui suivirent « *constituèrent* » — selon Robert Louzon — *le coup de gong qui releva le prolétariat français de l'état où l'avaient plongé les massacres de la Commune* ».

— Vingt ans après, le Premier Mai 1906 prouvait le rayonnement prodigieux de la jeune C.G.T. française.

C'est que les condamnés de Chicago ont vraiment mérité le nom de martyrs, non seulement par leur héroïsme, non seulement par leur sacrifice, mais surtout parce qu'ils témoignèrent, jusqu'au bout de leur foi, devant leurs juges et leurs bourreaux. Il faudrait rééditer leurs magnifiques déclarations. Il n'est rien dans la littérature ouvrière et révolutionnaire, de plus dense, de plus émouvant, de plus grand...

— Il y a quelques semaines je reçus un envoi de... Chicago. Des amis qui avaient occupé des postes officiels à Paris, des amis qui occupent encore des postes officiels à Chicago, avaient tenu à tirer pour moi plusieurs photos du monument élevé dans le cimetière de Chicago à la gloire des martyrs de 1887 (1). Sur le socle cette admirable formule :

« *Le jour viendra où notre silence sera plus puissant que les voix que vous étouffez aujourd'hui* »

On m'a reproché — sur le ton de l'ironie amicale — de m'être cru un nouveau « Christophe Colomb » et d'avoir cru découvrir l'Amérique !

C'est vrai. Mais je n'ai pas été surpris par la vie américaine, les progrès, la puissance syndicale, les hauts salaires... Tout cela je le savais avant de m'envoler pour New-York.

Ce que j'ai découvert... se symbolserait assez bien par ces photos... aussi par cette chanson entendue lors d'une fête champêtre organisée dans le Wisconsin par des syndicats de l'A.F.L. et du C.I.O. — consacrée à Joé Hill, un autre martyr des luttes ouvrières. Chanson au rythme entraînant : « *Joé Hill vit toujours...* »

J'ai découvert qu'aux sommets de la prospérité et du succès, des militants américains pensent encore à la légende héroïque des pionniers... et qu'ils entendent encore comme nous, le « silence puissant »... des martyrs de Chicago, de Joé Hill, de Sacco et de Vanzetti, de tous les héros de la liberté ouvrière.

Et parce que citoyens américains, immigrés allemands et italiens se confondent dans la vraie Internationale réalisée sur cette terre sans frontière mobile, leur souvenir forme entre l'Europe et l'Amérique un pont invisible que ne peuvent détruire les militaires, les hommes d'affaires et les politiciens...

(1) Précisons qu'ils ont tenu à se faire photographier devant le monument.

(2) Les immigrés allemands formaient une masse importante à Chicago. Un journal ouvrier en langue allemande était rédigé par Spies, Fischer, Engel et Lingg.

Le monument vu de face.

JE SUIS POUR

par ALEX DUCHESNE

LORSQUE certains journaux aux attaches bien connues dans les milieux financiers protestent contre la fabrication et l'emploi éventuel de la bombe atomique, cette hypocrisie me révolte.

Car cette bombe réduit à néant toutes les sources de profits que représentent pour les financiers, la fabrication et la vente des armes de guerre devenues démodées et désuètes.

Il me vient cette pensée :

Pourquoi l'interdiction de la bombe atomique ?

Si doivent toujours continuer les guerres ?

Cette arme atomique dont la force de destruction aveugle menace sans aucune distinction les habitants de la planète :

Le civil et l'homme d'arme, le soldat et le général, le lampiste et le financier, le gouvernant et le gouverné, le jeune et le vieux, l'homme, la femme, l'enfant, le riche et le pauvre, l'intelligent et l'imbécile.

Avec la bombe atomique :

A défaut de vie égalitaire, c'est une mort égalitaire ! Plus d'état-major, de petites combines, de drôles de guerres, d'acier victorieux, de routes du fer coupées, d'invasions de frontières, de résistances de libérations, de lendemains qui chantent, de restrictions, de revanches, d'armées victorieuses, etc., etc.

Plus de pays neutres, refuges pour les grands, plus d'artisanat du crime. Mais le crime industrialisé par la bombe atomique !

Avec la bombe atomique :

C'est les soudards de tous les pays réduits au chômage. Plus de charges à la baïonnette, de mitrailleuses, de 6/35, de 22 long rifle, de prisons, de camps de concentration, d'aveux spontanés, de nervis, de mouchards, de vieux stocks de nos armes, de gloires de nos drapeaux.

Plus de monuments aux morts, le 11 novembre, de réunions des grands pour la paix ou la guerre.

J'attends qu'un homme — un seul ! — vienne me dire : « Je suis pour tout ce détail, je suis pour l'artisanat du crime, pour la morale du plus fort. »

Je suis donc pour la bombe atomique.

REX

« LE MONDE LIBERTAIRE » recherche local rez-de-chaussée, 25 m2 minimum, dans Paris, près de métro si possible. Faire offres à Vincey, 170, rue du Temple, Paris-3e. Téléph. : ARChives 59-38.

UN PROBLÈME A RÉSOUDRE

par Raymond BEAULATON

Le syndicalisme ouvrier est un fait récent de l'histoire du travail, qui permet, durant quelques années, au prolétariat, de briser un certain nombre de ses chaînes.

Et pourtant, il faut l'avouer, se l'avouer à soi-même : le syndicalisme est dépassé dans sa forme, il a vécu dans ses méthodes actuelles.

Si des rapports existaient au moyen âge entre maître et compagnon cela tenait au fait que l'un et l'autre se retrouvaient chaque jour autour de l'enclume ou devant l'établi.

Dès qu'un atelier ou une usine s'élèvent, les ouvriers sentirent le besoin de se grouper. C'est pour cela que les tenants du pouvoir interdirent, dès 1791, par la loi Le Chatelier toute association ouvrière en favorisant les ententes entre patrons.

Le développement de la grande industrie a aupmenté les formes de l'exploitation forcenée des travailleurs.

Une seule ressource s'offrait donc au prolétariat : s'entendre avec ses compagnons de misère et recourir à ce système d'association que le pouvoir prohibait.

Ces coalitions clandestines furent à l'origine d'actes dits « de terrorisme » ou de révoltes ouvertes des travailleurs comme celle des Canuts de Lyon.

Ces actes de « terrorisme » et ces révoltes ouvertes sont à l'origine de bien des réculs de maîtres dans l'exploitation des travailleurs (journée de huit heures, repos hebdomadaire, etc.). Mais le Capital et l'Etat se sont rapidement rendu compte qu'ayant admis « légalement » comme ils disent les organisations syndicales, ils risquaient de se faire déborder, aussi la méthode classique des maîtres du pouvoir fut d'OFFICIALISER le syndicalisme.

Ce syndicalisme qui se dressa à son origine contre l'Etat est devenu prêt à petit un des rouages du plus sûr soutien de l'Etat.

Ces raisons, c'est Léon Jouhaux lui-même qui les a fournies en 1937, au moment de la célèbre unité alors qu'il était compère avec cette vieille gamache de Frachon qui ne l'a pas désavoué, au contraire :

« L'hostilité dirigée contre « l'Etat ne s'adressait pas à vrai « dire à l'Etat en tant que tel, « mais à l'Etat réactionnaire, « ennemi des travailleurs » (1).

Et le plus risible dans l'histoire c'est que l'argument fut détruit par Jouhaux le 6 décembre 1911 à la Maison du Peuple de Bruxelles lorsqu'il disait :

« Les intérêts des travailleurs « contre l'autorité de l'Etat est « de tous les temps. Elle conserva toujours la même signification tuite pour le contre l'autorité. « Si on n'a pas réussi à tuer « le mouvement ouvrier, c'est « parce que, depuis son plus jeune âge, il apprit à subir les « coups des gens du pouvoir, à « vivre en marge de la légalité. « Toujours la tactique du pouvoir fut la même : confectionner des lois pour mieux endiguer de violences et d'entrave à la liberté du travail. Dans son audience du 7 août 1869 le tribunal de Saint-Etienne prononce 56 condamnations d'un mois à 15 mois de prison.

Quant à la grève, hélas ! elle échoue !

Dès le 24 juin le travail reprend dans les charbonnages.

Les travailleurs ont succombé devant les forces étroitement conjuguées du patronat et de l'Etat.

Il y a de cela quatre-vingt-six ans.

Aujourd'hui rien n'est changé. Voyez l'exemple de Nantes et de Saint-Nazaire.

Ou plutôt si, une chose a changé : les syndicalistes qui collaborent avec l'Etat, avec les assassins des travailleurs, avec les exploiteurs.

Il y a quatre-vingt-six ans, les militants des organisations ouvrières avaient une autre dignité.

Alex. DUCHESNE.

« guer les tendances révolutionnaires. »

Jouhaux est mort aujourd'hui, avec lui le syndicalisme a changé. Les bonzes actuels de la C.G.T. et de son succédané F.O. sont parfaitement heureux de cette « évolution » qui leur permet d'être devenus une caste de fonctionnaires. Aussi, dans les terrains en France les responsables syndicaux nommés par le gouvernement comme en Russie ou par examen comme aux Etats-Unis.

C'est pour cela que s'affirmais au début de ce papier que le syndicalisme est dépassé dans sa forme et a vécu dans ses méthodes actuelles.

Les essais de regroupement syndical, les efforts pour redonner une vigueur unitaire aux luttes ouvrières sur le terrain syndical se solde depuis diz ans par des échecs.

Tout en puisant leur impulsion dans l'esprit révolutionnaire les minorités syndicales abreuvent leur inefficacité par les routines qui ont permis aux « fonctionnaires syndicaux » de s'installer en bonne place.

Il appartient donc aujourd'hui aux militants anarchistes, anarcho-syndicalistes, à tous ceux qui se réclament de la grande famille libertaire, de réconsidérer un problème capital pour la vie du prolétariat. Tôt ou tard il sera nécessaire d'envisager un moyen de lutte, une coalition de la résistance ouvrière. C'est au moyen d'associations anarchistes ouvrières ou professionnelles, que les travailleurs retrouveront l'énergie nécessaire à la lutte révolutionnaire pour leur libération.

Nous n'avons pas d'illusions à nous faire sur l'âpreté de la lutte que nous aurons encore à mener. Mais nous savons que ce n'est pas par la collaboration avec le Capital qu'on le combat. Ce n'est pas non plus par la collusion avec l'Etat que nous parviendrons à l'anéantir.

Evidemment, ceux qui se disent avec nous et qui ne le sont pas, s'obstinent à rentrer dans le grand public qui y croit avec plus ou moins de mauvaise ou de bonne foi à la légende que toute organisation ou coalition anarchiste est une espèce de conjuration ténébreuse ayant des buts inavoués. Ceux qui ont peur des mots sont les imbéciles ou les malins. Les anarchistes dans leur action pour la défense de la liberté n'ont besoin ni des uns ni des autres.

Un problème est posé : il touche la vie des hommes.

A vous tous, à nous tous de le résoudre.

(1) *Le Syndicalisme*, par Léon Jouhaux (Flammarion, 1937).

Renaissance laïque à Orléans

par Albert SADIK

DIMANCHE 23 octobre, Orléans était témoin d'une belle manifestation laïque.

Dans la ville natale d'Etienne Dolet et de Charles Péguy, la population vit autre chose qu'une procession, qu'un défilé de trois mille personnes à travers les grandes artères de la « cité de Jeanne d'Arc ».

C'est une brèche ouverte sur le front de la IVe République si cléricale.

Réjouissons-nous, sans œillères, de voir les foules venues des départements limitrophes se remuer à l'appel du Cartel d'action laïque du Loiret et accourir pour manifester en faveur de cette laïcité, si mal défendue par les politiciens qu'elles ont choisis, après tout.

Inutile de remémorer les fautes de nos opportunistes et arrivistes de tout acabit.

Glissons, mortels, n' appuyons pas ! Penchons-nous plutôt vers la belle figure d'Etienne Dolet, mort à trente-sept ans, en 1546, sous le règne de François 1er et de la belle Ferronnière.

Dolet, imprimeur, homme de lettres, savant, penseur libre de la Renaissance.

Ne fut-il pas plus qu'un érudit imprégné de culture gréco-latine, mais avant tout : l'humanisme dans toute l'acception du terme, le précurseur du syndicalisme moderne puisqu'à la tête des grévistes du « Livre » ?

Comparons ces traditions syndicalistes si vivaces, refuge de notre influence anarcho-syndicaliste.

La modeste effigie d'Etienne Dolet, pour nous qui n'aimons pas du tout les statues, se dresse dans le jardin de la mairie d'Orléans.

Puisse-t-elle inspirer tous les maires de ne jamais se départir de l'idéal laïque, à des fins électorales.

Pour nous, Anarchistes, nous préférons l'école des Francisco Ferrer, Paul Robin, Sébastien Faure, etc., à l'enseignement de l'Etat qui n'est pas la huitième merveille du monde, mais de grâce ! ne la confondons pas à la confessionnelle, infiniment autre, malgré les Voltaire, Proudhon, Renan, etc., qui sont sortis de chez elle.

D'ailleurs, les cléricaux sont trop acharnés à vouloir détruire l'école publique laïque pour que nous ne la considérions comme la pépinière de « futurs penseurs libres, pacifistes, syndicalistes ».

L'Ecole vaut d'abord en fonction du contenu que lui donne l'animateur qu'est l'instituteur et il était réjouissant de voir mêlés au public ouvrier venu à l'appel des syndicats, de nombreux pédagogues en ce dimanche après-midi bruineux, au marché couvert d'Orléans.

Il faudra beaucoup de réunions de style orléanais avec le maire et secrétaires généraux d'organisations laïques pour freiner l'offensive cléricale.

SOUSCRIPTION

22 octobre au 19 novembre 1955

Sanier 140 ; Briot 1.000 ; Fête Myssag 18.060 ; Cabréges 140 ; Collet 240 ; Perrissaguet 80 ; James 500 ; Verdier 140 ; Perroteyr 1.640 ; Verminac 240 ; Gouin 140 ; Pulidori 640 ; Maschi 140 ; Groupe L.-Michel 300 ; Michel 1.000 ; Hébrard 640 ; Leberche 340 ; Aubril 640 ; Nicolet 240 ; Pridière 640 ; Thierrat 100 ; Farker 100 ; Crinière 300 ; Dugne 780 ; Cotetelle 100 ; Moriceau 140 ; de Mulder 2.800 ; Noël 40 ; Berger 500 ; Bachelin 1.000 ; Ligner 240 ; Merat 390 ; Desproux 140 ; Laville 1.000 ; Monique 500 ; Frediet 100 ; Lantonjuel 500 ; Jouet 100 ; Lannion 50 ; Sévère 100 ; Noël 240 ; Mans 500 ; Lucien 100 ; Delaunoy 100 ; Catherine 250 ; Roche 100 ; Vieure Paul 100 ; Anonyme 1.000 ; 9.900 ; Lanan 140 ; Racourt 100 ; Bernard 520 ; Navoux 140 ; Rodriguez 640 ; Leullier 140 ; Hervé 240 ; Renoulet 40 ; Duval 2.000 ; Peincédé 90 ; Quétier 1.000 ; Berthoud 140 ; Charras 140 ; Cussat 140 ; Rondet 140 ; Jésus Vicente 500 ; M. Vicente 200 ; Parodi 500 ; Sayas 200 ; Solps 500 ; Imbard 140 ; Roussel 640 ; Lubès 520 ; Roubaud 1.000 ; Ch.-A. Bontemps 2.000 ; Marécha! 400 ; Moreau 240 ; Guignard 240 ; Rodriguès 100 ; Lugar 275 ; Locoq 500 ; Matheivet 500 ; Pailles 500 ; Andéol 1.000.

Sanchez 200 ; Prévotel 5.000 ; José 500 ; Pédro 200 ; Le Bastard 140 ; Bocaué 100 ; Paul 500 ; Jonète 500 ; Pignard 100 ; Gimenez 100 ; Gaby 200 ; Lili 300 ; Annette 500 ; Alban 1000 ; Delorme 640 ; Alda 100 ; Laurent 500 ; Géo 500 ; Dupéyron 100 ; Réal 110 ; Ruault 80 ; Mayeur 640 ; Jariot 140 ; Marie 100 ; Dumas 640 ; Bide 280 ; Santony 140.

RÉUNIONS — CONFÉRENCES — SPECTACLES — ACTIVITÉS DIVERSES

Le groupe libertaire Louise Michel

UNE CONFERENCE PUBLIQUE

VENDREDI 9 DECEMBRE à 21 h.

Salle de la Maison verte

127, rue Marcadet – PARIS (18e)
Métro Lamarck ou Joffrin

avec

Jean GAUCHON,

docteur en droit

SUJET : **La paix, les objecteurs de conscience et les résistants à la guerre.**

LA VIE DE LA FÉDÉRATION

ASNIERES. — **Groupe anarchiste** : Salle du Centre Administratif (2e et 4e mercredis).

PARIS. — **Groupe « Louise Michel »** : Réunion du groupe vendredi 2 décembre à 21 heures à l'adresse habituelle.

LILLE. — **Groupe Anarchiste** : Permanence le samedi de 19 h. à 20 h. 30, 13, rue de Molinel-Lille.

LE MANS. — **Groupe Anarchiste** : Paul Mauget, 15, avenue Louis-Corbet, Le Mans (Sarthe).

CHATEAU-DU-LOIR. — **Groupe « Henri Bagrafoff » - J. Royau, Les** Reinières à Luçeau (Sarthe).

Roger Bichon, à Saint-Cyr-en-Bourg (Maine-et-Loire). — **Groupe Anarchiste** : (Maine-et-Loire).

BORDEAUX. — **Groupe Anarchiste « Sébastien Faure »** : Sadresser à Joachim Salamero, 30, cours de l'Argonne, Bordeaux (Gironde).

CHOISY-LE-ROI. — **Groupe Libertaire** : Tous les dimanches de 10 h. 30 à midi, Foyer des Sociétés, rue du Docteur-Roux, Choisy-le-Roi (demander Sis).

LYON. — **Groupe Libertaire « Libre expression »** : Permanence les mercredis à 20 h. 30, local C.N.T., 60, rue Saint-Jean.

ROANNE. — **Groupe Anarchiste** : Réunion le jeudi à 20 h. 30 chez Grelaud, 36, rue Jules-Guesde, Roanne (Loire).

SAINT-ETIENNE. — **Groupe « Sébastien Faure »** : Adresse : R.E.X., 24, rue Rouget-de-l'Isle, Saint-Etienne (Loire).

BEAUCAIRE - TARASCON. — Sadresser à Gongone Pascal, 37, rue J.-J.-Rousseau à Beaucaire (Gard).

THIERS. — Pour l'activité et la propagande anarchiste dans la région de Thiers se mettre en relation avec le camarade Dugne, aux Fichardités.

SAINTES. — Auzanneau Georges, route de Marennes-Saintes (Charente-Maritime).

CARCASSONNE. — **Groupe Anarchiste « Jan Ryner »** : Permanence Dufour, 77, rue Jules-Sauzède, Carcassonne (Aude).

ALSACE. — René Fugier, 34, rue de la Gare à Bollwiller (Haut-Rhin).

AFRIQUE DU NORD. — Se mettre en rapport directement avec le Comité de Relations de la F.A. qui transmettra.

CINE-CLUB

Salle du Musée de l'Homme
Place du Trocadéro à 20 h. 30

Deux dernières séances au profit de la F.A.

Jeudi 8 décembre

Film chinois inédit en couleurs
Causerie de Pierre GASCAR

Jeudi 15 décembre

BOUDU SAUVE DES EAUX
Causerie de René FAUCHOIS, écrivain

Présence de J. RENOIR

Billets en vente à l'entrée : **250 francs pour les deux séances sur présentation du « Monde Libertaire »** ou chez Maurice JOYEUX 53 bis, rue Lamarck, Paris-18

TRESORERIE GENERALE DE LA F.A.

Une erreur s'est glissée dans les précédents numéro au sujet du C.C.P. du camarade Fourtier. Prendre note du bon numéro :

C.C.P. PARIS 12.647.99

261, r. Ste-Marthe, Paris-10e

ET PENSEZ A REGLER VOS COTISATIONS

Tous les communiqués et annonces sont reçus par : Raymond Beaulaton, 33, rue du Canal, Saint-Denis (Seine). (Sans autres indications.)

Editions « CONTRE-COURANT »
34, rue des Bergers, PARIS-15e

Paul RASSINIER

Le Parlement aux mains des Banques

L'exemplaire : 120 francs

Ch.-Aug. BONTEMPS

Polyandrie et Prostitution

L'exemplaire : 40 francs

A. BELLEGARRIGUE

Manifeste de l'Anarchie

L'exemplaire : 30 francs

Marcel JACQUOT

Coup d'œil sur les problèmes de l'hérédité

L'exemplaire : 20 francs

Commandes à Georges VINCEY
170, rue du Temple, PARIS
C.C.P. 10.569.77 PARIS

ATTENTION ! RETENEZ VOTRE SOIREE

POUR LE GRAND GALA ANNUEL
DU GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
AU MOULIN DE LA GALETTE
Un programme sensationnel dans un cadre unique

VENDREDI 2 MARS à 20 h. 45

FOYER RATIONALISTE LIBERTAIRE

Jeudi 8 décembre, à 20 h. 45, Café de la Gare, place Saint-Michel (Métro Saint-Michel) :

ANALYSE DE L'AUTORITE
par Ch.-Aug. BONTEMPS

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

THE WAR RESISTER (Le résistant à la guerre). L'Association internationale des Résistants à la guerre reçoit dès maintenant les dons et colis de Noël et Premier de l'An pour les pacifistes emprisonnés.

Envoyez votre contribution à Robert Forsher, 7, rue des Cordeliers à Louhans (S.-et-L.), C.C.P. 945.56 Dijon, ou directement au Bureau international : 88, Park Avenue, Bush Hill Park Enfield, Middlesex, England. Nous possédons la liste des résistants à la guerre emprisonnés en France.

— PRÈS DE NOUS —

LIBRE PENSEE D'ANGERS

SAMEDI 17 DECEMBRE A 21 HEURES

Grande salle de la Mutualité — GALA ARTISTIQUE

LEO NOEL — **IRENE LEBAR**
LES FAUX FRERES — **SIMONE BARTEL**

Régie artistique : Suzy CHEVET

LIBRE PENSEE D'ANGERS

Pour tous renseignements concernant le gala du 17 décembre s'adresser dès maintenant à R. Pantais, rue J.-B.-Fourcault, Trélazé.

AMIS DE HAN RYNER. — Dimanche 11 décembre à 15 heures, café de la Gare, 32, rue Soufflot, Trélazé. Causerie d'Irénée MAUGET : Han Ryner et son temps.

L'OPIUM DES INTELLECTUELS

par Michel LESURE

La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur, l'âme d'un monde sans cœur, de même qu'elle est l'esprit d'une époque sans esprit, c'est l'opium du peuple.

(K. MARX.)

FAISANT sienne la conception de Feuerbach sur l'esprit déista, Marx la complétait en assignant à d'autres préoccupations le soin de régler le sens des évolutions. C'est du commentaire des sophismes marxistes qu'est née la caste des clercs et des mandarins : les intellectuels dits de gauche, l'Intelligentsia, qu'il appartient à Raymond Aron de radiographier.

« L'Opium des Intellectuels », essai de la célèbre collection « Liberté de l'Esprit », a claqué sec parmi le bourgeonnement laborieux des nouvelles congrégations gauchistes. Les feux de paille de la publicité étant, il semble nécessaire de pratiquer la relance après de ceux à qui est destine l'ouvrage : les sympathisants sentimentaux du parti dont Aron qui symbolise longtemps l'espoir.

L'intérêt du livre est des deux ordres, littéraire et technique. L'auteur de « l'Homme contre les tyrans », l'honorable éditeur de « Combat », aujourd'hui au « Figaro », reste en pleine possession d'une plume habile : on cherche vainement l'ancien homme de gauche dont les cornaires d'obus atteignent maintenant les limites du paradoxe en écrivant au nom d'un prolétariat qui ne les lit pas. De « Temps Modernes » à « Esprit », en passant par Saint-Germain-des-Prés, on pense, on respire la révolution, on transpire de l'Ouvrier à majuscule, mais c'est Marie, Isis ou Vénus du matérialisme érigé en religion. Aron se penche constamment vers les faits présents, hors de toute phraséologie tortueuse : la ligne latine, la cascade des démonstratives, les tournants de phrases inattendus, tout cela c'est Aron, et ce n'est pas la gauche embouillée à dessein.

Mais, « confondement vautrés sur la litière des idées reçues, les intoxiqués du marxisme, du crypto-stalinisme — et j'en passe — ne manquent pas de se dresser dès que le blasphème effleure les reliques sacrées : gauche, prolétariat, révolution. Ce sera le fondement de l'essai, analyser la situation nouvelle des mots transformés par l'usage. Et nous passons d'une gauche, mouvement de rénovation, jamais uni, à la topographie des bancs d'assemblée ; un prolétariat assignant d'autres conditions le soin de régler le sens des évolutions. C'est du commentaire des sophismes marxistes qu'est née la caste des clercs et des mandarins : les intellectuels dits de gauche, l'Intelligentsia, qu'il appartient à Raymond Aron de radiographier.

« L'Opium des Intellectuels », essai de la célèbre collection « Liberté de l'Esprit », a claqué sec parmi le bourgeonnement laborieux des nouvelles congrégations gauchistes. Les feux de paille de la publicité étant, il semble nécessaire de pratiquer la relance auprès de ceux à qui est destine l'ouvrage : les sympathisants sentimentaux du parti dont Aron qui symbolise longtemps l'espoir.

L'intérêt du livre est des deux ordres, littéraire et technique. L'auteur de « l'Homme contre les tyrans », l'honorable éditeur de « Combat », aujourd'hui au « Figaro », reste en pleine possession d'une plume habile : on cherche vainement l'ancien homme de gauche dont les cornaires d'obus atteignent maintenant les limites du paradoxe en écrivant au nom d'un prolétariat qui ne les lit pas. De « Temps Modernes » à « Esprit », en passant par Saint-Germain-des-Prés, on pense, on respire la révolution, on transpire de l'Ouvrier à majuscule, mais c'est Marie, Isis ou Vénus du matérialisme érigé en religion. Aron se penche constamment vers les faits présents, hors de toute phraséologie tortueuse : la ligne latine, la cascade des démonstratives, les tournants de phrases inattendus, tout cela c'est Aron, et ce n'est pas la gauche embouillée à dessein.

Mais, « confondement vautrés sur la litière des idées reçues, les

Peuple français te souviens-tu de Ferrer?

par Jean CELLO

NOS camarades espagnols en exil ont consacré dans le numéro du 13 octobre de leur glorieux journal Solidaridad Obrera, à la mémoire de Francisco Ferrer, éducateur libertaire et militant syndicaliste fusillé à Montjuich en 1909 pour le compte du militarisme espagnol.

Depuis un demi-siècle, le nom de Ferrer, salué dans tous les pays comme celui d'un apôtre de la pensée libre et de la justice sociale, est resté un symbole vivant des plus généreuses colères contre les crimes de la répression en Espagne.

C'est au cri de « Vive Ferrer! » que des foules indigènes ont affronté dans les principales villes de France, les brutalités des forces de l'ordre, au lendemain du jugement inique qui décapitait « L'Ecole moderne » en la personne de son fondateur.

C'est au cri de « Vive Ferrer ! » que fut reçu à Paris, le descendant dégénéré des Bourbons, Alphonse XIII, au lendemain des mesures de terrorisme qui frappèrent au-delà des Pyrénées, le mouvement ouvrier révolutionnaire.

C'est encore le cri de « Vive Ferrer ! » qui fut valut à des manifestants courageux d'être sauvagement écharpés sur les Champs-Elysées par la police et par ses auxiliaires bien-pensants, lors de la réception officielle du général Primo de Rivera, disciple de Mussolini et précurseur de Franco, venu rallumer la flamme du Soldat inconnu.

Il n'est pas une famille ouvrière, pas une humble maison pénétrée par la lumière des idées d'avant-garde où le nom de Ferrer n'ait été conservé, parfois à travers plusieurs générations, comme font les Rabelais, les Voltaire, les Jaurès, de Liebknecht et Luxembourg, de Kurt Eisner, de Matteotti, victimes comme lui de la bestialité et du fanatisme. Des pendus de Chicago aux électrocutés de Boston, l'histoire d'un demi-siècle est faite en bonne partie de ces coups de cravaches donnés au visage de la justice, et des bouillants sursauts qui ont agité les cœurs capables de ressentir l'outrage fait à autrui. C'est ainsi que le nom tragique de Ferrer ébranla un écho de la conscience humaine et qu'il laissa fortement sensibilisée pour le renouvellement des mêmes émotions profondes : mort de Louise Michel, deuil de Jaurès, supplice de Sacco et Vanzetti.

Mais, à force d'être devenue une pure vibration de révolte — toesin et glas sonnés sourdement aux grandes heures où le sang est prêt à jaillir — le nom de Ferrer a presque cessé d'être celui d'un pionnier pour n'être plus que celui d'une victime. Et il ne faut pas qu'il en soit ainsi.

Car ce n'est pas de bourreaux et de martyrs que l'humanité a besoin, mais d'éducateurs créateurs et capables de faire rayonner la lumière, et Ferrer était incontestablement de ceux-là. Mort en saint et en héros, il a vécu — il a œuvré — en homme. C'est sur cette vie et sur cette œuvre que nous devrions rappeler l'attention.

ELISEE RECLUS ET L'EGLISE

par HEM DAY

VOICI cinquante ans qu'est mort en Belgique Elisée Reclus.

Il avait vécu, en 1894, et tandis que le Conseil d'administration de l'Université de Bruxelles différait son cours de géographie comparée, pour lequel il avait été élu, il était allé, à pied, à Genève, à la loge de la Sainte-Amitié, qui lui offrait l'hospitalité de sa salle pour y donner sa première leçon.

Ce rappel historique ne doit pas nous faire oublier qu'Elisée Reclus était fils de pasteur, qu'il connaissait les Ecritures, et à la géographie. Certes, dans une lettre à sa mère que se retrouvent les premiers symptômes de son doutisme.

Les gens chez qui Elisée Reclus s'était rendu pour étudier, la théologie, les frères Moravves, lui parurent beaucoup moins sympathiques qu'il ne l'avait cru d'abord. Il en fait l'aveu à sa mère en 1850, et cette confession va être le point de départ d'une évolution de sa pensée.

« Leur foi participe aussi sérieusement de l'habitude, car ils disent que Dieu est gêné prononcé que dans l'église, à la bénédiction matinale, avant les repas, et dans le lit de mort. Si pour eux je suis un hérétique, du moins mon hérésie m'est chère et m'est sacrée. Cependant, Elisée Reclus conservera encore sa croyance en Dieu, tout en déplorant l'idée d'enfer qu'il rejette : « Je vis ici comme n'y vivant pas, car peut-on vivre, là où l'on n'a pas placé son cœur ? »

C'est toujours à sa mère qu'Elisée continuera à confier les tourments de son âme : « Mais il fera ce « douloureux » avec, et elle s'en recd très bien compte, qu'il s'éloigne de la religion. Elisée ne tarda guère à perdre ses dernières illusions par la fréquentation des frères Moravves. Cependant, lorsqu'il annonce à sa mère son retour au village natal, il a gardé encore l'essentiel de sa croyance.

Les jours de disette ont fortifié mon âme

« Le Seigneur m'a donné bien souvent plus que je n'avais le sou et les jours de disette m'ont été utiles plus que tous les autres, mon corps surtout s'est fortifié et je suis plus à ses heureux. Béni soit mon Dieu, qui bent toujours, qu'il donne ou qu'il reprenne. »

Mais son évolution se poursuit et dès 1856, de la Nouvelle Orléans, dans une lettre à son frère Elie, il fait allusion à une autre lettre reçue de sa mère : « de peur de me blesser, et de réveiller entre toute des sentiments douloureux, elle s'abstient soigneusement de parler de la Bible, de Jésus-Christ et de grâce d'en haut, et autres choses pieuses. »

Il faudrait une série entière de volumes de correspondances pour suivre l'évolution de la pensée d'Elisée Reclus. Mais, dès le début, en pleine maturité d'esprit, il écrira sur les Religions et les Eglises, des pages que l'on dirait rédigées pour s'aider à se libérer et fortifier son individualité.

Mais parcourez déjà dans le tome premier, la lettre écrite par Elisée à son père, à qui il a traduit son Voyage autour, dans un langage qui n'est pas le sien », et vous comprendrez toute l'ironie que l'auteur du Elisée Reclus ne cesse de témoigner envers ceux qui l'éveillèrent à la vie.

Mais tout cela ne devait point empêcher Elisée Reclus de s'affirmer en toute quiétude. Ainsi dans cette œuvre grandiose qu'est sa « Géographie Universelle », dont il termina avant sa venue en Belgique le XIX e tome, Elisée Reclus, dans les six grands volumes de « l'Homme et la Terre », a consigné toute sa philosophie, toute sa pensée de savant, de géographe, d'homme de science et de poète tout ensemble.

Entre-temps ici et là, il ne perdait point de vue les nécessités de la propagande courante, et tantôt par des conférences, des brochures ou d'autres livres, il distribuait les acquêts de ses connaissances. Nous voudrions ici nous complaire seulement à un examen de cette sa pensée relative aux religions et aux Eglises, afin de mieux faire ressortir ce qu'il a médité sur ces problèmes, dans cet ensemble d'écrits qui forment son œuvre monumentale. Puisqu'il fut question en Belgique ces temps derniers d'enseignements libre et officiel, de luttes et de querelles, qu'il me soit permis de situer ce que fut la pensée d'Elisée Reclus en ces matières.

Dans une brochure publiée aux « Temps Nouveaux » en 1901 (1), en collaboration avec Georges Guy-Grand, qu'il était alors que soit neveu Paul Reclus — Elisée Reclus écrit : « L'école actuelle est nettement, absolument dirigée contre nous, comme le servait un coup d'épée, ou plutôt des mêmes d'épée, car il s'agit de dresser contre nous tous les enfants de la génération nouvelle ».

Mais voici que se précise la définition de ce « nous » l'on ne peut manquer d'avoir erreur l'Eglise, toutes les Eglises, et à cet égard, il n'y a pas de confusion possible, car : « le langage officiel des papes, fulminé dans leurs bulles pontifes, dirige expressément la campagne contre les « novateurs » insensés et diaboliques, les « ennemis des principes d'une science prétendue, les gens en délire qui vantent la liberté de conscience, les contempteurs de toutes choses sacrées, les odieux corrupteurs de la jeunesse, les ouvriers du crime et d'impiété ! » Ces maudits, ces anathèmes, se sont en premier lieu ceux qui se disent hommes de révolution, anarchistes ou libertaires. »

Eh bien, à cette intransigeance catholique, il faut opposer une intransigeance identique, dira Elisée Reclus, la nôtre sera sans haine de leurs personnes, car en hommes de science, nous savons tout ce qui peut les déterminer dans leurs actions de chamarrugrs ou de bourreaux. Nous ne songeons point à nous venger sur le peuple, le jour où nous deviendrons les plus forts car : « les échafauds et les bûchers n'y suffiraient point, tant l'Eglise a fait de victimes, et quelques cents années de domination. »

Sans doute, aucune œuvre révolutionnaire ne peut être uniquement consacrée à ses détraits. Elle a besoin d'être également destructive. Parfois la destruction précède indépendamment la construction. J'opine pour une interdépendance selon l'état des milieux, ou les aspects que revêtiront l'action.

« Puisque la crainte et l'épouvante furent de tout temps les mobiles qui asservirent les hommes, ainsi que les prêtres, magiciens et pédagogues l'ont répété sous tant de formes diverses, combattons incessamment la terreur des dieux et des prêtres par l'étude et par l'exposition de la sereine clarté des choses. »

Elisée Reclus veut opposer à l'intolérance religieuse des sentiments de noble tolérance, car on ne peut, en dehors de la force », les croyances sincères, les naïves et béates illusions, des consciences, il faut en à lutter, contre le fonctionnement social qui cherche avec l'appui des religions — et des dieux à s'imposer aux sociétés et qui laissent les castes parasites « se grimer en intermédiaires devoirs entre le créateur fictif et ses créatures. »

Déchristianisons le peuple, ajoutait-il encore, par la propagande, mais surtout par le : levons aux prêtres les enfants qu'on leur donne à baptiser, les jeunes gens qu'ils prétendent conjoindre, les mourants qu'il aspergent moyennant finance. »

Par ailleurs, Elisée Reclus répondra à ces prétendus défenseurs de la liberté qui n'hésitent point, au nom de leur liberté, à christianiser toutes les écoles.

« Comment les fermeronns ? puisque nous trouvons devant elles des pères de famille revendiquant la « liberté » de l'éducation, ajoutait-il encore, pour les « Temps Nouveaux » du plénitude de sa fière indépendance, voici qu'on oppose aussi la « liberté » ! Si ce mot répondait à une idée juste, nous n'aurions qu'à nous incliner en tout respect, afin de laisser les fidèles à nous-mêmes ; mais cette liberté du père de famille, confondre pas le devenir de l'enfant, ne saurait être seuls goûts personnels. De fait, pour être libertaire on n'en est pas moins homme et il est difficile à chacun, quel qu'il soit, de se garder de cette confusion. C'est une raison de plus pour nous chercher à voir les choses comme elles sont, d'accepter de n'être, dans les cohues sociales, que des atomes impercepibles et comme tels dédaignés, mais des atomes explosifs.

Etre ou paraître?

Pour passer de l'image à la réalité, nous voyons que celle-ci est fort bien définie par celle-là. Le moins ouvert des hommes du plus perdu des bleds sait ou sent que les découvertes de l'atomistique, avec les merveilles de l'électronique et de la cybernétique, vont d'ici peu bouleverser les conditions de la vie. On pardonnera aux savants leur bombe, qu'ils sont les premiers à redouter, en gratitude de ce que le travail leur devra de ruptures dans nos esaervisements. Pourtant, si vous demandez à quelqu'un de vos jeunes amis, grand admirateur de Gilbert Bécaud, ce qu'il pense de Rutherford, le découvreur de l'atome, il vous répondra qu'il n'en pense rien parce qu'il n'en a jamais entendu parler.

J'ai ainsi rencontré, sur une tribune de province, un personnage notable qui ignorait jusqu'au nom de Stirner et de Kropotkine, connaissait vaguement celui des Reclus, mais tenait d'abord pour un poète et Georges Ohnet pour un grand moraliste. Le temps remet chose et gens à leur place. Que quelques-uns des nôtres soient méconnus, il n'importe si prospère la grain qu'ils ont semé sans trait dans un terrain de choix.

Ne quittons pas le domaine de l'atome. Il vient de s'agrandir d'une garrigue à Marcoule, du côté de Pierre-Bénite, où on construit la première usine en France d'utilisation pacifique de l'énergie nucléaire. Cette création ne fait pas grand bruit dans l'opinion. Il est plus excitant de suivre, au Palais-Bourbon, le mélodrame ou des marguoilins déguisés en parlementaires étirent les débats sordides dont leurs prébendes sont l'enjeu.

Ce n'est pas que les électeurs souverains crolent trouver dans l'atome, il vous répondra qu'il n'en pense rien parce qui il n'en a jamais entendu parler.

J'ai ainsi rencontré, sur une tribune de province, un personnage notable qui ignorait jusqu'au nom de Stirner et de Kropotkine, connaissait vaguement celui des Reclus, mais tenait d'abord pour un poète et Georges Ohnet pour un grand moraliste. Le temps remet chose et gens à leur place. Que quelques-uns des nôtres soient méconnus, il n'importe si prospère la grain qu'ils ont semé sans trait dans un terrain de choix.

Les trous du rideau

par André PRUNIER

Une belle carrière

HO CHI MINH a-t-il été un anarchiste et, comme tel, un révolutionnaire indépendant ? Certains le prétendent, et l'on serait heureux d'avoir à ce sujet des précisions. Quoi qu'il en soit, la carrière du dictateur indochinois est depuis longtemps liée à la puissance communiste asiatique. Sous le nom de Nguyen-ai-Quôc (Nguyen-le-Patriote) il adhéra au parti communiste français (du congrès de Tours 1920) — et il se rendit à Moscou en 1923 en tant que délégué du parti à la « Conférence paysanne internationale ». Sous le nom de Song-Mang-Toho, il fut membre du comité permanent du Krestintern d'Internationale paysanne fantôme créée par Moscou. En 1925, sous le nom de Ly-Thuy, il travailla au consulat soviétique à Canton où il était chargé de la propagande soviétique pour l'Indochine. En 1927, retour de Moscou, il fit entrer dans l'appareil bolchevique de jeunes Indochinois comme Trang, Luoc-Danh (qui s'appelle maintenant Biokov) et Duong-bachmai (nommé sous le nom de Bouroy). Puis, il fonda, par ordre, à Hong-Kong (où il était le chef du Bureau Sud de la branche orientale du Komintern), le parti communiste indochinois. Enfin, lorsqu'il prit en 1941 le nom d'Ho Chi Minh, il contracta en même temps l'habitude d'envoyer à Staline un message *hebdomadaire* de louanges et d'admiration. Ces détails sont extraits d'une biographie officielle du grand chef des Vietminh.

Pour un « patriote », il paraît difficile de pousser plus loin le servilisme à l'égard d'un despotisme étranger.

Amour stakhanoviste

LA tendance qui pousse les ouvriers à imaginer pour un régime totalitaire qui vise à la disparition de toute vie privée. Et cependant, à chaque génération, la jeunesse réinvente d'elle-même l'aventure individualiste de Roméo et Juliette. Que faire pour endiguer cette aberration ? Toute une littérature d'édification sociale s'emploie à flétrir l'amour « social », et à exalter l'amour stakhanoviste; tel le roman Etudiants par Yu Tiéfonov, dont le professeur Pustovoit a rendu compte en ces termes dans la « Komsomolskaya Pravda », organe des Jeunesses Communistes de l'U.R.S.S. :

« L'amour de Vadim Bélov pour Léna Médovskaya se meurt rapidement, ne résiste pas aux épreuves de la vie. Pourquoi ? La raison en est la différence d'attitude des deux jeunes gens à l'égard du travail de groupe et de l'organisation des Jeunesses communistes. Vadim travaille dur, mais Léna est rétive au travail ; elle évite honteusement le travail occasionnel, elle « volontairement » a une attitude passive à l'égard de ses devoirs envers la Ligue des Jeunesses communistes. Le petit monde étroit des intérêts mesquins, philistins, de Médovskaya, son inclination pour un « costume de canari en cage », tout cela ne peut qu'indisposer un membre bon et honnête de la Ligue des Jeunesses communistes, actif et plein d'enthousiasme constructeur, comme Vadim. Qu'y a-t-il en Léna qui puisse attirer Vadim, une fois qu'il se rend compte que, pour elle, toute la signification de la vie tient dans de jolies robes, et que n'est d'être originale et dans la recherche de petites expériences personnelles ? »

Le directeur-gérant :
M. FAYOLLE.

SUITES DE LA PREMIÈRE PAGE

Fayolle

préoccupés des faits et gestes de l'adversaire et aveugles aux soubresauts d'un monde en pleine effervescence.

Alors que, face à face, tremblant de peur et cherchant à s'intimider réciproquement, les colosses russe et américain se défient, une puissance nouvelle s'édifie chaque jour, qui rassemble un milliard d'asiatiques, appuyés sur l'action virulente des pays colonisés, éveillés au nationalisme.

Pendant que l'Amérique s'efforce, par le jeu des alliances militaires, de ceinturer la Russie et de la couper des riches gisements pétrolifères du Proche-Orient, les navires soviétiques ravitaillent Aux libres-penseurs d'y veiller, et de travailler dans ce sens.

Elisée Reclus écrivait : la justice, sous prétexte d'une religion des morts, et non plus une religion des vivants ! »

Hélas, il y a des morts qui survivent longtemps, dans les esprits timorés. Il faut œuvrer pour aider à chasser les fantômes qui peuplent encore trop de cerveaux humains, et comme le disait Elisée Reclus, dans sa brochure « L'Anarchie et l'Eglise » : « Notre idéal de bonheur n'est point cet égoïsme chrétien de l'homme qui se sauve en voyant périr son semblable ! » Il s'agit au contraire de travailler à l'émancipation complète des individus. En conclusion de son étude, Elisée Reclus exprimait : « Les catholiques ont beau s'être emparés officiellement de la société, ils n'en sont point et n'en seront point les maîtres, parce qu'ils ne savent qu'détruire, comprimer amoindrir : tout ce qui est vie leur échappe ! »

Telles sont les pensées d'Elisée reclus sur l'Eglise, elles méritaient d'être mieux approfondies, afin que chacun conquière ce bien-être de la vie présente, alors que les fétiches promises aux cieux par tous ceux qui ne cessent de se préoccuper avec avidité du pouvoir ! Ignorant, comme l'éternel pouvait risque de leur échapper !

(1) « L'Anarchie et l'Eglise », (1er tirage, 10.000 exemplaires).

Laisant

d'ordre qui comprenait, outre nos camarades de la Fédération anarchiste, les militants du Syndicat des Cheminots, l'antimilitarisme social, de l'Union fédéraliste mondiale et des Citoyens du monde, ils ont trouvé auprès de leurs compères de la police, une oreille attentive touchante ; les « représentants de l'ordre » se sont soigneusement écartés du pas de la porte où ils se tenaient massés pour permettre aux escarpes de s'enfuir leur mauvais coup accompli, de même aucun d'eux n'a vu jetter la pierre ; et ce n'est qu'après plusieurs demandes, et avec une mauvaise grâce notoire qu'ils ont appelé Police-Secours pour transporter les blessés.

Faut-il ajouter que le chef de bande des perturbateurs, s'est entretenu à diverses reprises et fort amicalement avec l'inspecteur de police qui « contrairement aux usages » n'invitait pas à circuler.

C'est du reste après l'un de ces entretiens que se produisit le signal des incidents relatés plus haut.

Une enquête juridique est ouverte. Nul doute que d'autres lumières soient mises au jour. Nous y reviendrons.

P. S. — Les Forces Libres de la Paix viennent d'ouvrir une souscription en faveur des blessés. Adressez vos fonds à Etienne Reclus, Clichy (Seine). C. C. P. 2396-07 Paris.

la corbeille aux idées

par Ch.-Aug. BONTEMPS

QUELQUES camarades se sont plaints à moi — tout à fait cordialement — que nos rubriques ne soit pas toujours accessible à tous les lecteurs de notre journal. J'en conviens et je ne tenterai de simplifier le plus possible certains sujets relativement difficiles. Mais il est une limite au-delà de laquelle il vaut mieux ne rien dire que de mal dire.

Un mot personnel

J'ai assez à faire pour être tout disposé à me dispenser de ce travail s'il est inutile. Il s'agit donc de s'entendre. N'oublions pas que les lecteurs du hasard, non acquis à nos idées, ne sont point tous de même niveau culturel et qu'à leur intention une diversité est nécessaire. Quant à nos camarades, ne considérerait-il pas le mouvement libertaire comme une avant-garde de la pensée autant que de l'action ? S'il en était ainsi, on ferait à raison de ce journal un brûlot, mais il ne serait plus le lieu de rencontre de toutes les tendances anarchistes qu'à voulu notre congrès constitutif. Beaucoup de nos camarades n'ont pas le loisir de lire nos publications théoriques. N'est-il pas bon qu'on de temps à autre, leur attention soit sollicitée par des questions qui leur paraissent peut-être bien du temps, qui sont hors de leurs préoccupations immédiates, bien qu'elles soient cependant essentielles ?

Il est évident que tout dépend de la conception que l'on a de l'anarchisme. Pour qui rêve d'un mouvement de masse dont, par la nature et les moyens de la propagande ne peuvent être les mêmes que pour qui est convaincu que la première condition de l'anarchisme est surtout de ne pas devenir un mouvement de masse. Tous les partis, toutes les sectes se fondent à leur origine par discussions et ruptures et se perdent dans les compromis du recrutement. A mon sens, il ne vaudrait pas la peine d'être anarchiste — c'est-à-dire de renoncer à toutes les commodités, à toutes les avantages des conformismes — pour tomber dans la démagogie des partis, pour se soumettre à quelque opportunisme que ce soit. Ce n'est que mon opinion, je l'expose sans l'imposer. Mais ce serait la libre confrontation libertaire des idées si les rédacteurs de ces journaux jouaient tous sur le même violon ?

L'atome anarchiste

Nous sommes au moins d'accord pour contrer les conformismes. Le sommes-nous pour contrer même les conformismes révolutionnaires ? Cela est moins sûr. Il est en tout cas indispensable de nous rappeler à nous-mêmes quelques évidences que l'entraînement de l'action fait parfois oublier. Par exemple, ce n'est pas regresser, comme on le croit parfois, que de rappeler quelques thèmes révolutionnaires d'hier à toute chance de n'être plus valable aujourd'hui et que celui d'aujourd'hui le sera plus demain. Remettre sans cesse tout en question, c'est l'originalité même du mouvement. Les partis, au contraire, avec leurs blocs d'adhérents durés à manier, enlèvent dans l'imperméable conviction de leurs catéchismes, sont toujours en deçà de leur but. C'est de cela que se doivent écarter les anarchistes, esprits disponibles par définition. Ils le doivent, crayons eux-mêmes d'abord, parce que c'est leur raison d'être, la condition de leur persévérance. Envers autrui ensuite, parce que leur rôle actif est de perpétuer d'autres consciences, de désintégrer les blocs de partisans, de les obliger à évoluer.

Si l'on n'est pas d'accord là dessus — réserve faite de la dimisme. Le sommes-nous pour contrer même les conformismes révolutionnaires ? Cela est moins sûr. Il est en tout cas indispensable de nous rappeler à nous-mêmes quelques évidences que l'entraînement de l'action fait parfois oublier. Par exemple, ce n'est pas regresser, comme on

DE L'ATOME EXPLOSIF A L'ATOME ÉNERGÉTIQUE

par Ch.-Aug. BONTEMPS

La vraie révolution

N'est-il pas exact, dès lors, que les positions révolutionnaires d'hier ne peuvent pas être celles de demain ? C'est, d'une part, tout l'échiquier des luttes internationales qui va être retourné. A mesure que le pétrole perdra son prestige de carburant irremplaçable, les dif ficultés organisées du « nationalisme » arabe obéiront à d'autres données. Dès maintenant, il encerne que le pétrole se gardera assez longtemps un rôle de premier plan, la politique de son appropriation entre la concurrence avec celle de la possession des matières fissiles laquelle concerne d'autres territoires.

On doit s'attendre à de durer intrigues des trusts pétroliers pour la sauvegarde de leurs positions, pour la maîmmise sur les nouvelles sources d'énergie, pour en contrecarrer la concurrence. A cet égard, le rôle de la collectivisation apparaît dans ses conséquences progressistes. Même quand elle est mûée en capitalisme d'Etat, ses conditions sont si différentes de celles du capitalisme dit libéral qu'elle a intérêt à utiliser les découvertes fécondes que les trusts vou draient restreindre. Ainsi les contraint-elle à la suivre. Cet aspect se manifeste déjà par l'intervention accentuée du bloc russe dans la mise en valeur des pays sous-développés. Ce sont là des faits dont il va de

chaine est bénéfiquement contenue à Marcoule. C'est quelque 50.000 kilowatts de puissance qui vont être bientôt produits ici, dont un tiers pourra être livré à la consommation extérieure. Si l'on pense que ce premier centre est en quelque sorte un banc d'essai, que son objet est de produire du plutonium et qu'à l'origine il ne devait pas fournir d'électricité, celle-ci devant, précisément, être obtenue industriellement grâce au plutonium, on saisit l'importance des perspectives économiques et sociales qui se dessinent.

la prochaine Chambre une source d'économies. Peut-être même n'en ont-ils point souci puisque personne ne s'inquiète de savoir ce qu'est devenu le rapport de la commission d'enquête sur les piastres. Sans doute on-ils compris, en bons partisans qu'ils seraient, que si l'Indochine pèse lourd sur le M. R. P. en particulier, il est tant de partisans qui ne peuvent pas sent sur tous les partis en général qu'il vaut mieux éviter les réactions de leurs électeurs, satisfait d'un spectacle de cirque

Revenons donc plutôt aux réactions nucléaires dont la

Imprimerie du Journal Le Monde libertaire, 7, rue Ternaux, Paris (11e)

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

LES MERVEILLES DE LA NATURE
(Flammarion)

L'APPROCHE des fêtes de fin d'année et foire de Fleurir aux devantures du libraire les ouvrages aux couvertures multicolores porteurs de rêves merveilleux et terribles qui font ouvrir aux petits les yeux immenses aux profondeurs infinies et que les grands contemplent en écrasant leur nez sur les vitrines illuminées.

Depuis quelques années, un effort sérieux a été fait par les éditeurs pour rapprocher l'enfant des réalités et des complaisites des connaissances humaines tout en lui conservant les plaisirs fabuleux de l'image et les simplifications mirifiques du texte. Des réussites certaines ont été enregistrées dans cette transposition moderne du livre d'étrennes que nous avons connu dans notre jeunesse. Aucune n'est aussi probante que l'ouvrage paru l'année dernière aux éditions Flammarion, dont le tirage trop réduit fut rapidement épuisé et qui reste encore ignoré d'un grand nombre de familles. « Les Merveilles de la nature » est un somptueux album de plus de 500 gravures en couleurs. Le texte traduit de l'américain, adapté par des savants professeurs de sciences naturelles qui enseignent au lycée Henri-IV : MM. Balland et Cazalas, nous promène à travers les connaissances humaines de la préhistoire, les transformations de la terre, le règne animal, le règne minéral, le règne végétal, jusqu'aux découvertes les plus récentes de l'astronomie.

L'histoire de la pierre qui roule sous les pieds, de l'étoile qui brille dans les cieux, de la fourmi qui crée une société remarquablement organisée de l'oiseau migrateur, du mammifère qui adapte ses organes aux fonctions que nécessitent les transformations multiples de la croûte terrestre au cours de milliers de siècles, tout cela est raconté aux enfants dans un style simple, clair et précis qui les captive et avec une sûreté scientifique qui passionne les parents.

Si « Les Merveilles de la nature » est un ouvrage que l'on peut mettre dans les mains d'un enfant d'une douzaine d'années, la librairie Flammarion publie dans la même collection et en s'inspirant de cette incontestable réussite un autre album destiné aux plus petits : « Le Monde et son aventure », qui reprend en les simplifiant et en les généralisant les thèmes essentiels du premier. L'illustration géographique en relief est heureuse. La description des quatre ères et de l'apparition de l'homme sur la terre est accompagnée d'une planche destinée qui rejette toutes les fables dont on gave les enfants du cet âge dans les littératures religieuses.

Venant après une géographie, une encyclopédie de la même veine, voici une série d'ouvrages qui commenceront avec bonheur la bibliothèque enfantine constituée par les cadeaux de fin d'année.

ROMANS

LA FOIRE AUX HOMMES DE FABRE-COLBERT
(Edition des Deux-Rives)

VOICI un roman paru l'année dernière et que la critique, toute la critique a consciencieusement étouffé.

Fabre-Colbert est un drôle de corps qui a fait à peu près tous les métiers pour finir colonel dans la résistance. Il était dernièrement journaliste, je dis dernièrement car la « foire » continue.

Son livre est un livre de colère et de révolte au style violent, à mi-chemin entre Céline et Parax, le vrai, celui de la bonne époque. C'est dire qu'il ne faut pas espérer chez lui une composition logique soigneusement récurée. Et pourtant, ce livre qui parfois risque de nous irriter, séduit par sa truculence, son flot torrentiel de violence verbale et son incontestable non-conformisme. L'armée, la curé, le volontaire national, la résistance, la politique et les politiciens, le prolétaire, autant de cocagne que son rabot affûté en dents de scie arrache du trône pourri que constituent pour lui la société et sa morale. Apprêtez-vous à grincer des dents et lisez « La Foire aux hommes », vous ne le regretterez pas.

L'AMOUR MONSTRE
de LOUIS PAUWELS
(Editions du Seuil)

LOUIS PAUWELS, écrivain, journaliste, ancien rédacteur à « Combat », auteur d'une étude sur notre mouvement anarchiste paru il y a quelques années dans « Carrefour », vient de faire paraître au Seuil un nouvel ouvrage, « L'Amour monstre ».

L'auteur de « Monsieur Gurdjieff », fidèle à son goût du mystère, baigne son roman où l'exaspération passionnelle est poussée au paroxysme, dans une atmosphère étrange, où l'envoûtement joue un rôle de premier plan. L'écriture simple et directe est un des atouts de ce livre dont en peut difficilement sauter l'action dans le temps, ce qui rend sa lecture pénible par moments.

On peut espérer que l'auteur de cet ouvrage magnifique « Le Château du Dossous » nous donnera par la suite des œuvres plus conséquentes.

SELECTION DU « MONDE LIBERTAIRE »

Le Premier de l'An approche, voici quelques titres susceptibles de former le goût et parfaire les connaissances d'éventuels lecteurs :

Camus : « L'Etranger ». Dorian : « Le Voleur ». Ch.-Aug. Bontemps : « L'Homme et la liberté ». Steinbeck : « La rue de la Sardine ». Dr Woodstock et Ayakoumovitch : « La Pierre Kropotine. Les livres d'Arnaud, de Ragon, de Rassinier.

le monde libertaire
des Lettres et des Arts

TELS QU'EN EUX-MÊMES

Comme nous vous l'avions annoncé la moa dernier, la Chaîne Parisienne a diffusé le mardi 8 novembre, à 19 h. 05, son émission « Tels qu'en eux-mêmes » consacrée ce jour-là à notre ami

MICHEL RAGON

Nous sommes heureux de pouvoir reproduire pour ceux qui ne furent pas à l'écoute le texte intégral de cette émission.

LORSQU'IL m'arrivait d'écouter l'émission « Tels qu'en eux-mêmes », je disais : « ce n'est pas écrivains, quand même quels cabotins ! » ne me doutais pas que bientôt on me prierait d'en faire moi-même un petit numéro d'exhibitionnisme.

En fait, maintenant que je suis sur la selleite, je me sens moins gêné par le caractère impudique de l'émission, parce que l'effort qu'il me faut faire pour croire à mon dernier quart d'heure.

Un dit souvent que les jeunes gens n'ont pas peur de la mort et que cette angoisse n'affecte que les vieillards. C'est évidemment moins une question de courage qu'un phénomène de l'âge. A vingt ans, trente ans, même si l'on est malade, même si les bombes ou les balles nous cernent, on ne croit pas sérieusement à la mort. Lorsque l'on est très vieux, c'est évidemment autre chose puisque l'on se trouve devant un fait inéluctable qui ne laisse aucune échappatoire.

Me faire mourir aujourd'hui me semble une très mauvaise plaisanterie. J'ai même une existence très difficile et je commence juste à me sentir un peu plus à l'aise. Je commence juste à souffrir un peu, heureux en ménage, faisant enfin à peu près les métiers qui me plaisent, je commençais à trouver la vie belle. Il est plus conforme à ma destinée que l'on s'empresse de me l'enlever.

Cet ON a toujours bon dos. Qui est ce ON ? Dieu ? Vais-je croire en Dieu au moment de tourner de l'œil ? C'est tellement plus rassurant ! La mort ressemble aussi à un évanouissement. On s'endort et l'on se réveille entre les bras d'un grand père qui ressemble à Victor Hugo.

Mais il se trouve qu'élevé dans la religion catholique j'en ai pris une saine horreur des religions ; comme il se trouve que ma famille est d'origine de gauche et destine moi-même à l'armée par ma famille, je suis résolument pacifiste et aussi antimilitariste qu'antiecclésial.

Comme je n'ai que 31 ans, je protestais au sujet de ma mort. Je ne crois pas que l'avenir n'apportera des merveilles, certes non. Mais, je l'ai déjà dit, il y a peu de temps que je commence réellement à goûter les plaisirs de la vie. Beaucoup de choses me sont encore inconnues. Ainsi, au mois d'août dernier, grâce à une invitation de la municipalité de Menton, j'ai pu manger une truite pour la première fois. Il y avait longtemps que j'avais envie de manger une truite ; exactement depuis l'époque où je vantais vingt fois par jour les mérites de ce poisson, travaillant comme rédacteur pour un annuaire gastronomique. Bien que je sois classe parfois parmi les écrivains voyageurs, j'ai aussi l'impression d'avoir peu bouge de mon trou. J'ai vécu dans une demi-douzaine de pays d'Europe, d'accord, mais le vrai dépaysement serait d'aller en Chine, au Mexique, au Cameroun.

Je souhaiterais de pouvoir continuer à vivre, relativement indépendant, comme j'y suis recemment arrivé. Mais je sais bien que cela ne durera pas longtemps et c'est ce qui me console de n'être pas immortel.

Pour croire en l'avenir, il faut croire au progrès. Vous pouvez nous fournisse des agrements techniques, je n'en discuterais pas ; mais, en matière de progrès on a réussi à nous redonner cette vieille peur de nos ancêtres les Gaulois qui redoutaient que le ciel ne leur tombe sur la tête. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à un tel perfectionnement technique que l'on risque en tournant un bouton de radio, d'entendre, à la place du speaker national, un des anges de l'Apocalypse.

Le fameux progrès a également réussi à encaserne les artisans (nouveaux ouvriers d'usine). Il encaserne les paysans demain. Il encaserne déjà les intellectuels.

L'embourgeoisement de la société est tel que chacun multiplie les assurances : assurances sur la maladie, sur la natalité, sur les accidents, sur le vol, sur le feu, et même sur la vie. Rien n'est plus laissé au hasard. Au cun goût du risque, de l'initiative, du merveilleux. Il est évident qu'une telle société trouvera un jour ou l'autre son accomplissement dans la dictature la plus rigide. De l'ordre, de l'ordre avant tout !

Comme je ne suis pas très sûr que des « reserves à sauvages » existeront dans la société future, cela me rend d'autant plus de mourir.

Le misanthrope, au temps de Molière, pouvait encore se retirer dans quelque thébaïde. Aujourd'hui, nous autres mauvaises pommes voues au pelotonnement de la « société parfaite » vers laquelle nous tendons (ou plutot vers laquelle ils tendent) éliminera ses misanthropes, comme elle a déjà éliminé ses juifs, ses gens, ses romanchiers, tous ceux qui se singularisent, comme sans le faire exprès. De quoi, de quoi ! on n'aime pas nos progrès, on n'aime pas notre société parfaite, ON NOUS AIME PAS ! A mort l'individualiste. Pas de pitié pour le solitaire ! Vive le travail à la chaîne ! Vive les voyages organisés ! Vive le tout-à-l'égout !

Grâce aux allocations familiales (sorte de prime au rendement) des milliers de petits Français naissent ce soir. Ça aussi, ça revient de la production en série, comme les 4 CV., les 2 CV., les scooters et les C.K.S. Alors, puisque déjà les rues sont si encombrées qu'on y arrache les arbres, que l'on y supprime les refuges pour pietons (bientôt on ne pourra plus circuler à pied dans une ville, sinon sur les toits) puisqu'il faut faire la queue pour visiter un musée, pour aller au cinéma, bientôt sans doute pour avoir du pain ; puisque l'on vous monte partout sur les pieds ; puisque la belle collective devient de plus en plus arrogante, puisqu'elle voudra bientôt régler tous nos actes, puisque les vingt siècles de « civilisation occidentale » pour arriver à un tel épanouissement de bigoteries, de nationalismes, d'opportunismes, de veuleries ; je vous sans trop de regret l'aiguille marquer la fin de ce dernier quart d'heure.

Je ne suis ni désespéré, ni révolté, mais désabusé. Etre aussi désabusé à trente ans que je le suis, cela ressemble en effet à un décès prématuré.

Certains me croient révolutionnaire. C'est une erreur. Je l'eusse été au temps où les révolutions étaient faites par le peuple. Aujourd'hui, elles deviennent la propriété exclusive de l'armée. Peu à peu, l'armée établit partout sa dictature (avec la bénédiction des Eglises). En Espagne, en Egypte, en Russie, en Argentine, comme dans presque toutes les républiques américaines il comprit évidemment les U.S.A. Le non-conformisme est donc plutôt aujourd'hui réactionnaire.

Je sais, les illustres écrivains qui sont venus ici, à cette même heure, faire leur examen de conscience, ont été parfois si émouvants que l'on a cru qu'ils moralent vraiment. Comme je ne suis pas toujours un farceur, je peux dire que dès que j'ai commencé à écrire ce texte, je suis aussitôt tombé malade. J'ai même eu une syncopé. Que ne faut-il pas faire pour amuser la galerie !

Je ne suis pas porté sur la métaphysique. Aussi ces réflexions paraîtront-elles manquer de profondeur. Je suis pourtant d'un naturel inquiet, angoissé même. Mais ce n'est pas l'angoisse de Pascal. Mon inquiétude est sans objet. C'est plutot une vieille habitude qui m'est restée : crainte de ne pas avoir de quoi manger, de quoi se chauffer, de quoi vivre, en un mot. C'est une angoisse animale qui sort du fond des âges, comme la peur du gendarme, de la prison, du soldat... Il me semble que notre fameux « civilisation » aurait dû, pour le moins, nous délivrer de cette angoisse élémentaire alors qu'elle n'a fait que la préciser, que multiplier les motifs alimentant cette inquiétude.

Bon, d'accord, s'il y a une survie, je tâcherai, du bout des ondes, de vous envoyer un message.

CINEMA
Vérité et Poésie
par J.-C. TERTRAIS

DEUX grandes voies restent ouvertes au cinéma d'exploration : celles où il a, bien des fois, brillé d'un éclat incomparable : le document et le poème : TABOU, OMBRES BLANCHES, etc...

Dans le domaine du réalisme, l'existence cinématographique offre à chaque instant une nouvelle connaissance du monde. Non seulement l'aspect physique des paysages et des hommes, mais leur esprit. Une image qui nous parvient sans ces interprétations n'a pas plus de pouvoir qu'une vision directe, d'une connaissance immédiate des choses. Sous ses aspects les plus véritables, elle dévoile souvent les causes, les origines. Elle dépage des impressions, éveille des sentiments. Un paysage à l'écran est nécessairement considéré sous l'angle de l'esthétique, un visage sous celui du drame.

A travers chaque image de MOANA, l'esprit trouvait une satisfaction incontestablement plus haute que celle de la simple connaissance. Le regard y découvrait une harmonie, un équilibre par lesquels la réalité se transmuait en œuvre d'art.

A travers les scènes de la vie de Nanouk, la révélation de l'existence tragique des Alaka loufs de la Terre de Feu ou des paysans chinois, le cœur aussi trouve à s'émouvoir. Sous les diverses apparences, on éprouve le sentiment bouleversant d'une condition « commune » à notre, ramené aux problèmes élémentaires que notre civilisation nous avait dérobés de considérer. Avec le film d'ethnologie, nous pénétrons aux sources mêmes du drame humain, ramené à sa ligne essentielle, semblable, sous toutes les latitudes, sous tous les climats : le drame de la nourriture et celui du gîte. C'est le thème fondamental de plusieurs films, dont nous reparlerons. C'est l'essence de la vie indigène, même sens de la vie indigène, même dans ces pratiques de sorcellerie, dans ces rites religieux qui ne sont les rites religieux qui ne sont pas toujours les plus après de la subsistance maternelle.

Jamais encore nous ne l'avions aussi bien compris que devant les images de l'écran. L'ur brutalité a plus de poids que les « Relations » les plus fidèles, les plus généreux. Ainsi en apprit les plus généreux. Ainsi en montrant à l'homme ce qui le sépare des hommes, lui montre-t-on aussi ce qui l'en rapproche...

Si les films documentaires, et en particulier les films d'ethnologie, méritent si souvent gâtés par l'étroite conception de ceux qui les guident, quel rôle devraient-ils jouer dans les rapports des peuples entre eux, des races entre elles ? L'ignorance, qui fut de tant de guerres, ne saurait plus être invoquée dans l'avenir, alors que le film est là, témoin irrécusable de toutes les mœurs du monde.

Dans le domaine de la fiction, l'importance du film exotique n'est pas moins grande. A travers qu'il exprime à des formes plus subtiles d'expression, l'homme sent croître aussi son désir d'évasion.

Le monde que l'état se resserre autour de lui, il éprouve une plus puissante volonté de s'échapper par l'esprit. Cet aliment aussi nécessaire à la vie que le pain, le cinéma, le encore, n'est-il pas apte à le lui fournir ?

« L'âge où l'on croit aux îles », ce n'est pas seulement celui de l'enfance mais l'âge magique de l'adolescence. C'est celui que l'on retrouve chaque fois que l'on veut échapper aux exigences de la vie, c'est le bonheur que l'on aborde aux heures de trêve.

Le goût du primitivisme, la nostalgie d'ailleurs ou d'autrefois, qui ne sont pas, qui ne furent peut-être jamais, il faut bien que nous les entretenions en nous, puisqu'ils nous aident à vivre. Il faut bien que nous croyons qu'il existe encore des îdéens et des plages aux sables d'or. L'illusion est nourricière. Ombres blanches, Moana, Tabou, et combien d'autres films ont créé pour nous un espace paradisiaque de l'univers ? Qu'importe si sa vérité est fragmentaire, son image partielle. Les visions qu'ils nous ont apportées sont à jamais incrustées en nous comme un air dont on aime de se souvenir aux heures de mélancolie.

Elles sont le tremplin d'où l'âme peut s'élancer pour bâtir les fragiles architectures qui lui sont nécessaires. Là aussi la voie est ouverte aux réalisateurs de films. Il leur appartient de nous y entraîner à leur suite.

Ils sont les dépositaires de nos enchantements. Le cinéma — ce méconnu — offre à l'esprit ses meilleurs aliments : la connaissance et le rêve, la matière de toute science, celle de la poésie.

A LA MUTUALITÉ avec le « monde libertaire »

Les ballets africains de Mosbie Sylla

Huit heures quinze, les portes s'ouvrent, la foule qui s'agement attend devant les guichets, se précipite... Dans le hall, une vaste table avec toutes les œuvres de nos camarades écrivains, de Georges Arnaud à André Vers, en passant par André Breton, René Faliet, Michel Ragon, Paul Rassinier, etc... etc... écrivains amis et collaborateurs de notre journal et qui sont présents au gala du « Monde Libertaire », des brochures, des albums de nos amis artistes, des disques de Léo Ferré et pour présider à cet aréopage des valeurs, un magnifique tableau de notre ami, le peintre Lamolla.

Nos jeunes camarades femmes offrent le programme que l'ami Grum, toujours présent à bien voulu illustrer. La salle est vite remplie d'une foule où la jeunesse domine. A 20 h. 45 exactement, les lumières s'éteignent, le rideau se lève et aux premières mesures de l'orchestre Mario-Stars, la salle s'animée quelques minutes plus tôt, devient silencieuse. C'est Huguette Darlys, une fantaisiste irrésistible qui ouvre le feu, présentée avec esprit et tant de charme par Simone Chobillon. Les tours de chants se succèdent, Irène Solar, Pierre Laurent, (un nom dont nous entendrez parler), Serge Singer magnifique dans ses chansons folkloriques, etc., tous ces tours de chants coupés par des attractions telles que Les Acropolis dans un numéro de main à main stylisé, impeccable, les ballets africains « Terre noire » dont la production tellement inattendue, tellement remarquable, reçoit une ovation indescriptible, les Faux-Frères qui terminent une première partie extrêmement brillante, et qu'ils rehaussent encore de leur talent.

Après un court entracte qui est le lieu de jonction annuel de vieux amis éparpillés autour de la grande vide et ceux également qui viennent de leur province, le spectacle reprend avec la virtuose Mischka, puis le chansonnier race Pierre Gilbert, l'exquise danseuse Charo Morales... et enfin Léo Ferré, — en grande forme qui détaile des chansons que nous connaissons, mais qui dans la voix de leur créateur rendent un accent nouveau.

Il faudrait des lignes et des lignes pour relater tout ce que nous pensons de ces grands-artistes qui sont venus bénévolement vers nous.

La salle éclate... le rideau tombe, on se hâte vers le metro... un gala magnifique sans aucune défaillance, réussie avec passion par une équipe possédant la foi, un gala qui s'est déroulé dans l'enthousiasme et dans une ambiance inégalable.

Suzy CHEVET.

THEATRE

La lettre perdue
Au Théâtre de Poche

SANS doute il est bien tard pour vanter ici la satire agaçante à laquelle la troupe du Théâtre de Poche a donné vie.

D'autres avant moi en ont louange l'auteur : Jon Lucas Campaigne, qu'ils ont comparé à Flaubert pour la psychologie, à Feydeau pour le mécanisme de l'action.

Ici le trait caricatural est franc et reste vrai ; de cette vérité et de cette franchise qui permettent à Molière d'être traduit dans toutes les langues, sans perdre de son comique, et qui ont valu à Edouard Bernard une traduction haute en couleur ou le rire grince, où les personnages sont résolument de mottine et de mesquines ambitions.

Il semble que la mise en scène veuille laisser ces mannequins à leur humanité, sans les soustraire à leur rôle de marionnettes.

A cette synthèse, sont admirablement parvenus : Marcel Cuvelier le metteur en scène, André Cellier l'animateur de la troupe, Georges Lyre avocat verbeux et infatué et Thérèse Quentin qui passe des larmes à la colère, et compose cette espèce de femme qui joue la comédie à la ville, mieux que d'autres sur scène.

Jacques Deschaux et Raymond Studer, préfet et candidat en opposition, Dandanache l'heureux élu, Roger Lyre, Desmarc, commissaire et Jacques Ruisseau, l'électeur qui voudrait savoir pour qui il doit voter, complètent ce tableau de pitres si voisin de celui que nous avons chaque jour sous les yeux.

Au Théâtre de Paris
JUDAS

A moins de varier dans la forme ou dans les conclusions, il est toujours hasardeux de s'attaquer à un sujet qu'en devancier a marqué de sa griffe.

Certes Giraudoux a pu traiter Amphytrion, sans se demander d'autre à Molière que la jupitérienne aventure.

Mais ici le Judas s'apparente vraiment trop à celui de Rainal, avec moins de naiveté.

Pour le reste : situation et écriture si l'on dépouille la pièce de certains personnages accessoires, de quelques à-côtés méridionaux et peut-être superflus, de quelques galéjades d'un goût douteux. L'essentiel se trouve dédi contenu dans « A souffert sous Ponce Pilate » qui ne précède la pièce de Pagnol que de quelques vingt ans, ce qui est peu dans l'âge du théâtre, et prête à des comparaisons.

Le troisième acte notamment (peut-être le meilleur) nous peint un Ponce Pilate, sympathique, respectueux des coutumes juives et des pontifes cauteleux, jaloux de leurs prerogatives et ennemis declares du reveur aux cheveux roux qui se dresse face à leur puissance. Tout cela est singulièrement semblable au tableau que Rainal nous en avait brossé.

Semblable également la conclusion mystérieuse et lugue pour qui n'est pas prêt à tout accepter au ciel, et qui veut qu'un homme ne sauve l'humanité, qu'en se damnant et en livrant le rédempteur à ses bourreaux.

Judas, ici comme là, est présente comme l'instrument du destin, jouet de la fatalité maudit pour l'éternité par ceux-là mêmes qu'il aura sauvés.

La pièce bénéficie d'une sobre mise en scène qui évolue dans d'admirables décors.

Rudel qui remplaçait Pellegrin campe un Judas plein de feu et comme irradié de son apostolat. La voix sans timbre de Jean Serrano se prête assez bien à ce rôle d'envoyé du destin qui, d'acte en acte se presente à nous sous des visages differents. Marcel Daxely apporte un rôle de Marras sa truculence et son accent marseillais qui ne gêne en aucune façon et qui nous vaut un premier acte qui est un des meilleurs moments du spectacle. Jean Chevrier donne un rôle de Ponce Pilate la mesure d'une sobre autorité qui n'est plus à vanter et d'une élégance sonte romaine.

Les autres rôles sont tenus de façon heureuse ou suffisante par les autres acteurs.

M. LAISANT.

RADIO

LA nouvelle année radiophonique est déjà bien avancée. Beaucoup de nouveautés, mais aussi quelques, rarement inédites. Une Radio ni meilleure ni plus mauvaise que cette de l'an dernier.

Le dimanche, Francis Blanche nous est revenu avec « Les surprises du samedi » sur « Parisien 13 h. 30). Il s'agit d'expliquer en les commentant les faits bizarres ou insolites que les auditeurs voudront bien soumettre à l'équipe de « Milord L'Arsouille ». Moulouji, Francis Lemarque toujours aussi simple et sympathique, André Beucler original et attachant, et divers auditeurs ont apporté leur « les prétexte aux illustrations chantées, parlées ou musicales que nous apprécions tant. Cette nouvelle production fera nous n'en doutons pas, une aussi brillante carrière que les précédentes.

« Richesses de la production phonographique française » (Inter 16 h. 30) justifie toujours son nom, les disques étant classés, chaque émission traite d'un seul, mais cela pendant quarante-cinq minutes nous ne nous ennuie pas, sans nous lasser : la chanson, la poésie, le théâtre, les belles pages de l'histoire phonographique y trouvent tour à tour leur compte.

« La Vie parisienne » (Inter 24 h. 05) vient de émission de Jacques Peuchmaurd, souvent ballottée par des ondes en folie mais que nous retrouvons toujours avec plaisir. « Esperiez des cabarets » (nous regrettons leur petit nombre) et malheureusement quelques dans la boîte plus ou moins exotiques. Bonne émission quand même.

LUNDI. — « Les Cafés de Georges Brassens » (Europe 1, 20 h. 45) René Pallet nous conte les aventures de Georges Brassens avec des illustrations chantées par notre ami Brassens. Trois les anticonformistes sont réunis.

MARDI. — « Tels qu'en eux-mêmes » (Parisien, 19 h. 05). courte émission, 15 minutes de la quelle un homme connu parle de son suprême quart d'heure. Bonne émission qui a permis à notre ami Michel Ragon de passer la déclaration que vous lirez dans cette colonne voisine.

MERCREDI. — « Le Cafés des Chansonniers » (Lux. 20 h. 45). La meilleure de loin de toutes les productions de cet émetteur de publicité.

JEUDI. — « Un homme en liberté » (Parisien 21 h.). Gaëtan Boissière nous narre pour notre plus grande joie les épisodes de la vie des Gaëtan Boissière qui ont présidé à la naissance et à la vie du « Crapouillot », le tout joliment émaillé d'aventures rocambolesques, alcooliques et plus ou moins pendables mais vraies. Avec les 35 pronos qui lui furent faits il y a du pain sur les ondes, mais quel bon pain !

VENDREDI. — « Chapeau bas » (Parisien 20 h. 40). Emission de Pierre Loiselet qui veut nous prouver qu'il existe de braves gens. Nous aien avons jamais douté et Monclin s'efforce de montrer qu'il y en a même dans les prisons. Bien sûr, et bravo les objecteurs ! Les morceaux d'illustrations musicales sont bien choisis, un seul petit regret, nous avons affreusement peur d'un petit coup paternaliste. Rassurez-nous.

J.-F. STAS.

LE COLIS
par Roger MONCLIN

A MICHELE NOBILLEAU

QUAND j'étais arrivé dans ce Pandémonium si bien dénommé « chèteau du silence et de la mort », je l'avais remarqué tout de suite, entre tous.

D'abord parce que le hasard m'avait placé en face de lui, à la table de collage d'enveloppes, mais aussi parce qu'il eut été bien impossible de n'être pas frappé par ce pauvre type strié de rides, quittances d'adversité burnées dans sa chair meurtrie, et surtout par ses yeux d'un bleu si pâle, comme lavés par toutes les larmes de la désolance humaine, et qui semblaient implorer miséricorde.

De larges paupières rouges, indiquaient sur sa boule rasée le brun d'antan de feu sa tignasse.

Malgré ce lui implacable de mutisme obtus, j'avais réussi à connaître sa lamentable histoire :

Un jour, au hasard d'un carrefour, il s'était entendu demander :

— Tu vas avec des espadrilles... Ça ne l'intéresserait pas, un bon de chaussures !

— Combien ?

— Deux cents balles.

— Banco !

Tout heureux de l'aubaine, notre bonhomme s'était précipité chez un chaussons. Il y avait pris d'attendre quelques minutes...

...Quelques minutes... juste le temps, pour l'honnête négociant, d'aller le poître et la prier de venir cueillir le « trafiquant » de faux bons.

Voilà pourquoi il était « tombé », pourquoi il était là, en Centrale.

Trois ans il avait « garbé » ; ça valait bien ça, entre nous, et la Société qui a à se défendre durement contre la pègre mérite bien, pour ce haut fait, un large coup de chapeau...

Il était marié, le gars.

Et deux gosses avec ça.

CONTE DE NOËL

Dans la détresse qui lui humectait la rétine, il y avait de salos souvenir ; il avait dû, pour sauver la frisson de sa femme, qui avait travaillé, de l'autre côté des murs d'enceinte, dans la galerie du faux-monnage d'un camarade complaisant, un dérivatif à sa soudaine solitude.

C'est dans la norme.

Les hommes aiment, d'ailleurs, aimant pas les hommes au cachot...

Ou, plutôt, pas longtemps.

Au bloc, notre travailleur avait agréablement les muqueuses la pensée d'être la compagne d'un réprouvé.

Mais, ça ne dure jamais bien longtemps ces spéculations cérébrales. On ne peut pas tirer à longueur d'année des traites sur un devenir sans grâce à la « réforme », c'est pas double. Ils sont de l'immédiat les impératifs de la bête, tourmentant, lancinants, agaçants.

Trois ans, vous pensez !

Et la v'ie qui passe si vite...

Adorables compagnes, ils réalisent bien ça, les « cachés »...

Un matin, dans la prison, le silence fut troublé d'éloquentes conversations muettes.

Ils me comprennent, ceux qui ont gaspillé quelques années de leur existence dans le silence monstrueux des geôles.

Sans qu'un seul mot fut prononcé tous savaient que l'un de nous allait sortir, gracié ou en libération conditionnelle, que ce soir il serait retourné dans la lumière, dans la vie...

Il devenait urgent, pour nous tous, d'arriver à lui parler, à lui, l'élu, à lui qui repartait sur la terre des hommes...

Que de commissions il allait pouvoir faire qui sauteraient la douane du cahier noir et feraient finir la nique à la censure directoriale.

Comment a-t-il fait, la camarade, pour glisser cette lettre ? Mystère mandataire aux Halles, et expliquer au libéré que depuis deux ans qu'il avait été « cantonné » sa famille l'avait ignoré. Je ne sais.

Toujours est-il que ce matin, à l'appel des demandes de parloir, il y avait le 1.319, lui, la « gueule tripée » comme le me l'appelais à moi-même.

Le libéré avait fait la commission.

Dire l'espèce de rayonnement qui illumina sa face ravagée et mit comme du soleil au fond de ses rides quand il entendit son matricule est chose inutile.

Depuis des mois et des mois il n'avait vu personne de chez lui, n'avait reçu aucune lettre, aucun colis, aucun sourire.

Seulement une fois par mois, suivant le règlement, il avait pu contempler, l'espace de quelques minutes, le profil de son gosse.

C'était, parmi les vaineus, une espèce de super-paria, un rayé de tout et de tous, un réprouvé de la société, un effacé du monde.

De notre monde à nous, oui, mais pas du Ciel, comme on va le voir...

Du Ciel qui sait reconnaître les siens...

⊙

Noël ! Noël !

Les cloches sonnent...

Dehors...

D'ici, on les devine seulement, derrière le silence de mort.

Mais tout de même, Noël, c'est un grand jour dans les prisons. A l'occasion de la Nativité, on peut s'gâter » les prisonniers. Le poids des colis est toléré à trois kilos pour cette semaine au centre de deux kilos réglementaires pour les semaines sans accouchement virginal.

L'ouverture publique a de pieuses attentions... une fois l'an.

⊙

Lui, que j'ai vu se ruer sur des épluchures de pommes de terre, au cours des rondes sataniques autour du préau, quand les pieds se gorgent dans les sabots qui entament la chair à vif, (gauche, droite, scande le préval) et se battre avec d'autres déjà tous pour défendre son droit aux détritus immondes volés à la poubelle, pour les dévorer avidement, lui qui a deux ans de faim incinante à assouvir, le voilà parti au parloir...

C'est donc vrai qu'il y a un Dieu ?

Un Dieu qui ne répugne pas à pencher sa grande pitié des hommes jusque sur les prisons, les jours de Noël ?

⊙

Il est revenu du parloir, le gars, rayonnant...

Oh ! pas des effusions fraternelles... non ! Il a même été plutôt distant, le mandataire potenté, et pas fier du tout de regarder son cadet, comme au zoo, à travers le grillage...

Mais il avait tout de même apporté le « panier ».

Quand on va voir quelqu'un à l'hosto eu au gnouff, c'est la coutume...

Il s'était quand même souvenu de ça, le trangin.

Ce coup, quand on est descendu au réfectoire (gauche, droite), il y a eu un remous dans les rangs.

Un homme vient tomber, raide.

Un « maton » s'est approché, a regardé, puis c'est mis à hurler après les autres pour qu'ils suivent la file. (gauche, droit, Nom de Dieu !)

Celui-là, l'étonda, on s'en occupera tout à l'heure.

En effet, on a su qu'une demi-heure après un « gaffe » avait chargé « gueule tripée » sur son dos, tel un tas de chiffes, et l'avait porté à l'infirmerie.

Un peu tard !

Trop tard !

Il avait roté son dernier souffle dans un hoquet, le camarade.

Il avait « cané », ses yeux pâles tout grands ouverts, fixes, comme étonnés de voir la « blème » l'emprendre, lui de qui personne ne s'occupait plus depuis si longtemps...

Depuis deux ans il n'avait bouffé que l'innommable et maigre pitance de l'ordinaire et les quelques ordures qu'il pouvait grifler dans les couloirs, dans les cours ; depuis des mois qu'il vivait moralement avec la famine, son estomac s'était ridé, rétréci, rétatiné...

Et voilà qu'aujourd'hui, il s'était rué sur son colis et avait dévoré, dévoré...

Trois kilos, vous pensez !

Un gala, un vrai réveillon !

Ce ne pardonne pas, ces imprudences-là !

Merci ! Jésus, d'avoir pensé à lui, en ce jour scrillonné.

Merci ! Jésus, d'avoir imaginé, pour lui, cette délivrance sans levée d'écrou.

Merci ! Jésus, d'avoir renvoyé le pauvre capain vers le grand collectif du Ciel, comme de la gâte, le plein la bouche. C'est pas toujours qu'il a eu la bouche pleine.

Merci ! Jésus !

Merci pour lui.

Il a fini de la trainer sa sale détresse de gueux en savates qui révait de vraies chaussures.

Et merci aussi pour sa digne compagne. La voilà enfin libre pour d'affolantes et très légales amours.

Ah ! l'amour, cette bénédiction qui crée la vie !

Merci ! Jésus, et pour la femme, et pour l'amour.

⊙

Oh ! je sais... les orphelins.

Mais on le fait confiance. Nazareen. Tu vaux de pouvoir déjà que tu sais faire ce qu'il faut, quand il faut...

Ce soir, au pied du petit lit, angéliques en leurs longues chemises nivéennes, ils joindront les mains et lèveront les yeux vers le ciel, les mômes du hors la loi.

Vers le Ciel où est leur papa.

Et vers toi, Jésus.

Pour eux aussi, en leur nom, laissez-moi encore, Providence des faibles. Refuge des opprimés, te dire merci, puisque, aussi bien, tu m'as induit en gratitude.

Devant que partout dans le monde, revies, délirantes, les foules en liesse entonnent des Gaudéamus d'espoir et les Credo d'amour, dégager pétrer l'oreille de la faible voix d'un emmuré qui ne te peut parvenir que lointaine et assourdie comme du fond d'un tombeau, et qui murmure avec ferveur l'Alléluia du jour : Noël, Noël. Merci, le Rédempteur ?

Prison de Poissy. Noël 1943.

Ce conte est extrait de « Quelque part... ailleurs », à paraître.